

# JOURNAL • HELVETIQUE O U RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie ; de Poësie ; de Traits d'Histoire, ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

<sup>1</sup>  
*DÉDIÉ AU ROI.*

M A R S 1741.



A NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

---

M D C C X L I.

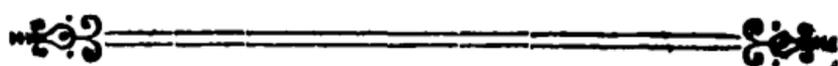
*Avec Approbation.*





# JOURNAL HELVETIQUE, DÉDIÉ AU ROI.

M A R S 1741.



## LETTRE A MONSIEUR DE MONTMOLLIN,

*Fidèle Ministre du St. Evangile, Docteur en  
Théologie de l'Université d'Oxford, Membre  
de la Société de Londres pour la Propaga-  
tion de la Foi, & Pasteur dans l'Eglise de  
Neuchâtel, sur les Missions des Protestans.*

MONSIEUR.

\*\*\* J'AI appris que des Personnes dont  
le plaisir fait l'unique occupation,  
ont trouvé très mince le sujet de  
la Lettre sur la Conversion des Chrétiens

P 2

de

de *Northampton*, inserée dans le *Journal Helvétique* de *Novembre* dernier : C'est, sans doute, parce que tout ce qui concerne la Religion, leur paroît insipide, & infiniment moins intéressant que les objets auxquels ils s'attachent. Ceux qui sont dans ce goût, pourront éviter de perdre à l'avenir, par la lecture de pareilles Lettres, un tems aussi précieux que le leur; mon but n'est, en les écrivant, que de faire plaisir à tous ceux qui comme vous, prennent intérêt à l'avancement du Règne de JESUS-CHRIST. Vous vous y intéressez, *Monsieur*, d'une façon particulière, non seulement en qualité de Chrétien & de Pasteur, mais aussi en celle de Membre de la Société établie à *Londres* pour la Propagation de la Foi; ainsi les Matières qui y ont du rapport ne peuvent que vous être agréable.

Rien n'est si vrai, que ce dont vous avés entretenu vos Auditeurs, dans vos derniers Sermons. Les Protestans, comme vous l'avés fort bien remarqué, travaillent avec beaucoup de Zèle, à la Propagation de l'Évangile. J'en ai donné diverses preuves dans le *Journal Helvétique*, particulièrement dans des Lettres adressées à feu Mr. DE CHOUPARD, auquel vous avés succédé, & à Mr. OSTERVALD & DE SANDOZ, vos Pieux & Vénérables Collègues.

On peut voir par le Mémoire inseré dans  
le

le Journal de Juillet 1734 qu'en traitant cette Matière je remontai jusques vers le commencement du Siècle passé. Je fis observer au Lecteur, que le Père RAPIN, Savant Jésuite, avoit ignoré, tout ce que les Protestans avoient fait, pour l'avancement du Règne de Nôtre Seigneur, avant l'An 1674. J'ai trouvé depuis, que les *Hollandois*, outre les Livres qu'ils avoient publié jusqu'alors en Langue *Malaïe*, pour l'instruction des *Indiens*, avoient aussi fait imprimer, un petit Cathéchisme en Langue du *Bresil*, en *Hollandois* & en *Portugais*, l'Année 1641. de même que les *Evangiles* selon ST MATHIEU & Selon ST JEAN, en Langue *Formosane*, l'An 1671, & l'Année 1662. un Cathéchisme en la même Langue.

J'ai aussi trouvé, que Mr *Jean CAMPANIUS*, Pasteur depuis 1642. jusqu'en 1649. de la Colonie *Suédoise* établie au Nord de la *Pensilvanie*, avoit traduit un Cathéchisme à l'usage des Habitans naturels de ce País là, qui fut publié en 1656. aux dépens du Roi CHARLES XI. J'en ai reçu depuis peu un Exempleire en leur Langue & en *Suédois*, imprimé à *Stockholm*, en 1696.

Ce que j'ai indiqué en abrégé, dans les Lettres dont il a été fait mention, montre que les Protestans ont fait de nouveaux efforts, depuis ce tems là pour la Propagation de la Foi. L'intérêt que vous y prenes,

me persuade, *Monsieur*, que vous verrez avec plaisir, la Relation d'une nouvelle Mission établie chés les *Houffatonoc*, Nation au Nord-Ouest de la *Nouvelle Angleterre*. Dans le même tems que la grace de Dieu opéroit la Conversion marquée des *Anglois* de *Northampton*, elle se manifesta aussi chés les *Houffatonoc* leurs Voisins, en commençant de les éclairer des Lumieres de l'Evangile, ainsi qu'on l'apprend par quelques Lettres traduites de l'Anglois en Allemand, imprimées à la fin de la première *Continuation des Relations de l'état des Saltzbourgeois en Amérique*, par Mr. *Samuel Urlsperger*, premier Pasteur de la Ville d'*Augsbourg*, publiée à Halle l'An 1738.

Vers le milieu de l'An 1734 les principaux des *Houffatonoc*, avec plusieurs de leurs Familles, témoignèrent à Mrs. *William & Hopkins*, Pasteurs à *Springfield*, & à Mr *Bull*, Pasteur à *Westfield*, le desir qu'ils avoient d'embrasser la Religion Chrétienne. Mr. *William* après s'être entretenu sur ce sujet, avec ces Indiens, se rendit à *Boston*, & aprit l'heureuse disposition de ce Peuple à Mr le Chevalier *Jonathan Belcher*, Gouverneur de la *Nouvelle Angleterre*, & aux Commissaires de la *Société pour la Propagation de l'Evangile*, établie à  
Lons-

*London* sous le Règne de CHARLES I.

Ces Mrs. trouvèrent un Professeur du Collège de *T'alsib*, nommé Mr. *Jean Sargent*, Homme doué d'un rare savoir, & d'une grande Pieté, qui ofrit de se vouer pour toujours Pasteur de cette Nation. On accepta, avec plaisir, cette marque de son Zèle. Il partit, acompagné de Mr. *Bull*, au Mois d'Octobre de l'An 1734. pour se rendre auprès des *Houffatonoc*, qui le reçurent avec beaucoup de joie, & de grands témoignages d'affection. Ils bâtirent d'abord une Ecole, où plusieurs commencèrent d'apprendre à lire. Mr *Sargent* s'étant attiré leur entière confiance par ses manières douces & pleines de cordialité, retourna à son Collège de *T'alsib*, reprendre ses fonctions ordinaires, en attendant qu'il pût être ordonné Pasteur de cette nouvelle Eglise de Profelites, auxquels il devoit anoncer l'Evangile. Mr. *Timothée Woobridge* prit sa place, en qualité de Maître d'Ecole, pendant son absence. Il leur fit faire des progrès dans la lecture, & leur enseignâ les fondemens de la Religion Chrétienne.

Le Roi GEORGE II. aiant donné ordre à Mr. le *Chevalier Belcher*, de renouveler l'Alliance contractée, sous le Règne de la Reine ANNE, avec quelques Nations qui habi-

tent

teut au Nord de la *Nouvelle Angleterre*, il se rendit de *Boston*, à *Derfield*, dans le Comté de *Hampshire* au Mois d'Août 1735. accompagné des Députés du Conseil du Roi, des Etats de la Province, & de plusieurs autres Personnes de considération. Les Députés des Nation Indiennes, la plûpart avec leurs Femmes & leurs Enfans, s'étoient aussi rendus dans la même Ville, en particulier ceux des *Houffatonoc* Mr, *Sargent* & plusieurs Pasteurs pleins de Zèle (& de Pieté, s'y trouvèrent, le premier pour être consacré, & les autres pour assister à son Ordination, afin de rendre cet Acte plus remarquable.

Il fut solemnisé le dernier Dimanche du Mois d'Août, en présence du Gouverneur, de sa suite, & des Députés des Indiens. Mr. *Nathanaël Appleton*, expliqua à cette occasion ces Paroles de ST. PAUL. \* *Si quelqu'un se purifie de ces choses, il sera un Vaisseau sanctifié à honneur, utile au Seigneur & préparé à toute bonne Oeuvre.* Le Predicateur s'étendit amplement sur les fonctions dont un fidèle Serviteur de Christ doit s'aquiter, quand il est choisi pour le St Ministère, sur tout quand il s'agit d'exercer ce St Emploi, chés les Peuples qui n'ont encore aucune connoissance de l'Evangile.

Sur la fin de son Discours, il s'adressa  
aux

\* II. Ep. à Tim. II. 21.

aux Députés des *Houffatonoc*, & leur dit en *Anglois*, qui leur fut interprété mot à mot : *Voici*, en leur montrant *Mr. Sargent*, le *Messager de l'Eternel*, qui vient vers vous. *C'est un Vaisseau que Dieu a choisi*, pour vous annoncer *Christ* & la bonne *Nouvelle du Salut* en lui. Il doit vous montrer le chemin du *soi verain bonheur*, & vous indiquer les *moïens d'éviter la condamnation*, & d'obtenir la *Miséricorde du Seigneur Jésus pour la Vie éternelle*. *Aimés le, honorés le, en considération de son St Ministère* & de l'*Instruction qu'il doit vous donner*. *Ecoutez ses Conseils, profités de ses Exortations*, & *suiués son Exemple*, comme il suit celui de *Christ*. *C'est le chemin qui vous rendra heureux, dès cette Vie*, & *sur tout dans la vie avenir*.

On leur expliqua encore la *Conclusion du Sermon*, dont j'ai crû, *Monsieur*, que la traduction vous feroit plaisir. *Avec combien d'ardeur*, dit le *Prédicateur*, *devons nous adresser des Prières à Dieu*, afin qu'il suscite en grand nombre des *Vaisseaux choisis*, & propres à annoncer l'*Evangile aux Nations Païennes* & principalement à celles qui habitent autour de nous, pour les amener à la *connoissance de Dieu* & de *Jésus Christ*, en quoi consiste la *Vie éternelle*? *Combien devrions nous être émus de compassion pour eux*, quand nous pensons qu'ils se perdent faute de *connoissance*, & *quels efforts*

ne

*ne devrions nous pas faire, pour leur procurer la divine lumière dont nous jouissons ?*

*Qu'il seroit convenable aux Personnes qui sont élevées en Dignité dans cette Province, de penser sérieusement aux Moïens les plus propres à soutenir & encourager ceux que l'on voit animés de tems en tems, par la grace de Dieu, du desir de se charger d'un Emploi si pénible & si difficile.*

*Nous voions quantité de Personnes de notre Nation, de la Grande Bretagne, témoigner combien ils s'intéressent à la Propagation de l'Évangile parmi les Indiens, qui sont si éloignés d'eux, & faire des Fondations charitables pour ce sujet. Il est donc très juste, que nous, qui vivons parmi eux, & qui habitons leur País, contribuions volontairement, & selon notre pouvoir, à ce qui fait leur plus grand avantage. C'est le moïen d'honorer l'Éternel notre Dieu, des biens qu'il nous a donné, & c'est ce qu'il attend certainement de nous.*

*Quand nous aurons fait cela, tâchons de leur rendre l'Évangile recommandable, par une pratique constante & sincère de ses Divins Préceptes. Montrons leur par notre conduite envers eux, que nous sommes animés de l'Esprit de Christ.*

*En un mot honorons à tous égards la Doctrine de notre Divin Sauveur: Faisons reluire notre lumière devant eux, afin que voiant nos  
bon-*

*bonnes Oeuvres , ils glorifient notre Père Céleste.*

Après que l'Acte de l'Ordination fut fini, l'un des Pasteurs donna la main à Mr *Sargent*, & lui témoigna au nom de tous ses Collègues, par des paroles convenables, la joie qu'ils avoient de le voir revêtu du St. Ministère, & devenu leur Compagnon d'Oeuvre. Il se tourna ensuite du côté des *Houffatonoc*, & leur dit. *Mes Frères , & mes Amis: Vous venés de voir comment Mr. Sargent à été choisi pour l'œuvre du Ministère parmi vous: Je vous demande donc si vous avez la volonté, de le recevoir pour votre Docteur & Conducteur, dans les choses spirituelles & divines? Si cela est donné en un signe en vous tenant droits: Et ils se levèrent tous pour marque de leur approbation.*

Voilà en abrégé l'Histoire du comencement de cette Mission. Dès lors Mr. *Sargent* & Mr. *Woobridge* allèrent habiter parmi eux; le premier en qualité de Pasteur, & le second en celle de Maître d'Ecole. J'ai appris depuis, par une Lettre de *Boston* du 25 Juin vieux stile, écrite par Mr. *Samuel Mather*, Pasteur en cette Ville là, que Dieu bénit leurs soins & leurs efforts, tant pour ce qui concerne les Adultes, que

que pour, ce qui regarde l'éducation des Enfans.

J'espère, *Monsieur*, que vous recevrez agréablement, ce que je vais ajouter ici, touchant les Missions de Mr. Callenberg, celles de Tranquebar, & de Madraspatan, & celles de Mr. le Comte de Zinzendorff. Au premier égard nous aprenons que les Missionnaires de Mr. Callenberg continuent heureusement de voïager en divers endroits où il y a quantité de Juifs, auxquels ils ne cessent d'anoncer le Messie, en leur démontrant par les Ecritures, que ses qualités appartiennent à Nôtre Seigneur - Jésus exclusivement à tout autre. On remarque avec satisfaction que Dieu bénit les soins employés de ces Missionnaires, en ce que les Juifs témoignent en general plus de confiance qu'auparavant pour les Chrétiens qui s'emploient à leur Instruction. La plûpart d'entre eux reçoivent toujours avec plaisir les Livres qu'on imprime à Halle en leur faveur, quoique plusieurs Rabins les aient défendus en diverses Sinagogues. D'ailleurs Mr. Callenberg continue de représenter, dans sa dernière Relation publiée en Juin 1740. les divers obstacles qui empêchent encore les progrès de l'Évangile chés les Juifs, lesquels obstacles les Princes Chrétiens seroient seuls en état de lever.

Quand

Quand aux soins de Mr. Callenberg, pour la Conversion des Mahométans, les dernières Relations publiées à Halle en Décembre 1739, & en Fevrier 1740, nous apprennent que ce zèle Missionaire continue à faire distribuer divers petits Traités en Arabe & en Turc, concernant la Religion Chrétienne. On en a distribué en plusieurs Païs, où ces Langues sont connues, même jusques dans les Indes Orientales. Il paroît par ces mêmes Relations que quoique les Mahométans en general aient un grand mépris pour tous les Livres des Chrétiens, plusieurs d'entre eux ont néanmoins reçu avec plaisir ceux qu'on leur a communiqué. Outre cela Mr. Callenberg donne une Histoire assés détaillée de la Version de l'Écriture Ste en Langue Malaie, que les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales ont fait imprimer pour les Païens & les Mahométans des Indes.

Il a communiqué au Public, en Allemand, des Ecrits anecdotes, dans lesquels quelques Théologiens de Batavia discutent pour & contre cette question ; Sil convient ou non, d'imprimer la Bible Malaie, en Caractères Arabes, afin de la rendre utile aux Malaies, Mahométans & Gentiis, qui ignorent les Caractères Latins, dont on s'est servi dans l'Édition d'Amsterdam de l'An 1733, laquelle

qu'elle ne peut servir qu'à l'usage des Sujets de la Compagnie des Indes , qui ont appris des Hollandois à lire cette sorte de Caractères. On espère que Mrs les Directeurs de cette Compagnie , décideront cette Question de la maniere la plus conforme au Zele qu'ils ont toujours fait paroître , pour le progres de l'Évangile.

J'ai reçu des Lettres qui confirment le bon état des Missions Protestantes de la Côte de Coromandel ; mais comme j'espère de recevoir dans quelque tems la suite des Relations qui s'impriment à Halle , je serai alors mieux en état d'apprendre en détail aux Lecteurs du Journal Helvétique , les Progrès que l'Évangile fait dans ce Pais-là.

A l'égard des Missionnaires de Mr de Zinzen-dorff , on apprend que les soins pieux qu'ils se donnent en divers endroits de l'Amérique , de l'Afrique , & même de l'Asie , sont accompagnés de la Bénédiction du Seigneur , en sorte qu'ils font peu à peu de nouveaux progrès chés les Peuples auxquels ils se sont adressés. J'ai appris que le Profelite Malate qui est Missionnaire en Guinée , travaille actuellement à la Version du Nouveau Testament , en Langue de ce Pais-là. Il avoit fait imprimer à Amsterdam en 1726 avant son départ une feuille en octavo , qui contient un Abécédaire joint aux syllabes , con-  
cer-

cernant la prononciation des mots en Langue de Guinée. Il y a inferé le *Pater* & le nom des nombres en deux Dialectes de cette Langue. Et comme l'Oraison Dominicale, en diferentes Langues, me paroît utile pour connoître l'origine & la transmigration des Peuples, je pense que vous ne trouverés pas mauvais, que j'ajoute ici le *Pater*, pris de la Feuille de cet Auteur, en faveur de ceux qui étudient les Langues, pour découvrir par leur moien, comment les premières Familles du Genre-humain se sont répanduës par la succession des tems, dans toutes les parties du Monde.

LE PATER du premier Dialecte de la Langue de Guinée

*Vokie, boni o joo jæ niombo mini,  
 Ha o bæi afe mlete,  
 Ha o ge aba,  
 Ha afe nonni ofumo jæ si pong takæ jæ niombo mini,  
 Kæ ha vo mianda vobifæ abolo;  
 Kæ ohæ apa vo nistai, si vohu vohæ paniziani  
 maipia feovo,  
 Kæ Kaha vo nio jæ Kaka mini,  
 Si gemo vo jæ nistai a pîaa.*

Second Dialecte

*Jang Agia, vo va oho aajami mu,*

*Ma*

*Ma o ding fie ,*

*Ma va ade ambra jæng ho ,*

*Ma obong gio ha mu effamu , da ambræ o  
bong gio anjamæ mu , ma jæng æn da jæ jæng  
ændajina abodo ;*

*Na ma vo verræ ængfi jængjæ jæng Kau , da  
jæng sumi verræ fi ræng , vo de jæng Kau ,  
ma jæng hyæse ade bonimu , na ja jæng ade  
bonimu .*

*Angbu ade jæ ode , obajinade jæ vo ond samu ,  
abrangkro , ote afe najina peem. Amen.*

On trouve ce semble , dans ces Dialectes , des vestiges de quelques anciennes Langues , en particulier de celle de la haute Egipte , dont feu Mr de la Croze a donné des Essais dans son Dictionnaire Copte , qui n'a point encore été imprimé.

J'ai cru que je devois ajouter le Pater en Langue des Habitans du Nord de la Pensilvanie , tiré du Catéchisme imprimé à Stockholm , cité ci-dessus.

### Le PATER en Langue des Indiens de Pensilvanie.

*Nòk niròna , chiir jòni hòritt mochyrick Hoc-  
quaëssung tappin.*

*I. Chintikat chijre Ròænse.*

*II. Phaa chijre Tutæenungh.*

*III. Hätte chèko chijr tabottamen , renàckot  
thaani Hocquaëssung , renàckot ock taani  
Hácking.*

*ock taani Hácking.*

*IV. Nirôna Sheu poon pæata chijr jócke.*

*V. Ock chijr sinkáttan cheko nijr mattarútti hátte maranijto, venackot ock nijr sinkáttan cheko manúnckus Renáppi maranijto nijre.*

*VI. Ock chijr, mátta bakittan nijr, taan manúnckus Manétto.*

*VII. Suck bakittan nirôna subwijvan manúnckus. KITZI.*

Je me flate que cet Essai agréera aux Personnes, qui joignent la Pieté à l'Etude des Langues, vû même que cette Oraison Dominicale n'avoit jamais paru dans aucun des Recueils qu'on a publié de cette Ste. Prière en diferentes Langues. Il faut observer que le Profelite Malate, a ajouté un B. une M. & un P. Grec à l'Alphabet des Lettres latines qu'on emploie en Hollande pour les Livres Hollandois; Et Mr. Campanius a ajouté l'Omega, ou le grand O grec, avec *et*, sans accent circonflexe. J'ai substitué un B. M. P. Romain à la place des Lettres greques, dans le Pater en langue de Guinée, & un O. Romain, avec le circonflexe, au lieu de l'Omega, dans celui des Indiens, au Nord de la Pensilvanie.

Permettés, Monsieur, qu'avant que de finir je vous fasse part d'une réflexion que me fournit le sujet dont j'ai eû l'honneur de vous entretenir, c'est que l'Evangile au-

roit déjà fait beaucoup plus de progrès, si les Princes Protestans, pour y contribuer, avoient daigné y consacrer une partie un peu considérable de leurs Richesses, imitant en cela, ce que des Princes de l'Eglise Romaine & même des Cardinaux, ont fait, pour la Propagation de la Foi. En éfet on trouve dans un Ouvrage de Mr. CERRI au Chap. *sur la Congrégation de Propaganda fide*, \* que ces derniers ont donné, les uns Deux cent mille Ecus, d'autres soixante, cinquante, quarante, trente mille & plus: Celui qui donna le moins, en donna huit mille. L'on n'a pas vû de pareilles libéralités parmi les Protestans, quoi qu'ils aient cependant fait des dépenses considérables en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, & en Dannemarck relatives à ce but. Mais il faut espérer que leur zèle se ranimera, s'il plaît à Dieu, & que par une sainte émulation, ils redoubleront leurs éforts, & tâcheront de surpasser même, s'il est possible, à cet égard le zèle des Catholiques Romains.

Il est évident que des Séminaires où l'on éléveroit des Missionnaires dans la Piété, & dans la connoissance des Langues, & qu'on pourvoiroit en suite du nécessaire, afin

\* Voyez l'Etat present de l'Eglise Romaine pag. 290. Amsterd. in 8. 1716.

afin qu'ils ne fussent à charge à personne, dans les lieux où on les enverroit, seroient infiniment utiles pour un dessein, dont le but tend à éclairer les Nations. Des Maisons à peu près comme celles où l'on élève les Orphelins, seroient très propres à y entretenir, & instruire, pendant quelque tems, les Profelites pauvres d'entre les Juifs. De tels Etablissiemens contribueroient sans doute beaucoup à la Conversion de ce Peuple. Dieu veuille susciter des Princes en sa grace, qui deviennent de cette façon, les vrais Protecteurs & les véritables Pères Nourriciers de l'Eglise! Dieu veuille aussi lui donner toujours des Pasteurs pieux & zélés, tels que vous & vos Illustres Collègues, qui travaillent efficacement à l'avancement de la Religion & à la faire régner principalement sur les Cœurs!

Daignés recevoir cette Lettre comme un témoignage public de ma parfaite considération & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

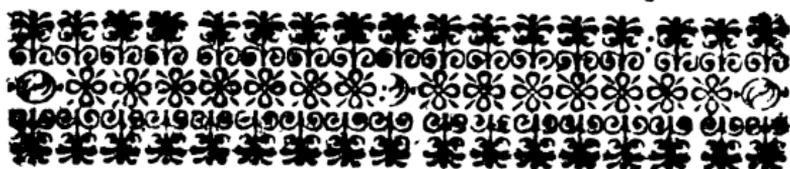
M O N S I E U R

NEUCHATEL le 1.  
MARS 1741.

Vôtre très humble &  
très obeïssant Serviteur

B . . . . .

Q 2 R E-



## REMARQUES.

*De Littérature sur VIRGILE.*

**P**ARMI les opinions absurdes & extravagantes qui ont pris naissance dans les Siècles ténébreux qui précédèrent le renouvellement des Sciences, on ne doit pas oublier le sentiment de ceux qui faisoient passer VIRGILE pour un grand Magicien. On fait bien que dans ces tems de crédulité & de superstition on taxoit fort légèrement les Gens de Magie & de Sortilège: Mais on n'auroit pas crû qu'un aussi honête Homme que l'étoit ce Poète, eut été exposé à une semblable acufation, plus de mille ans après sa mort. Les Journalistes de Trévoux nous ont rapelé cette extravagance. Dans un Extrait qu'ils ont donné de l'Histoire des grands Chemins de l'Empire Romain par BERGIER, ils nous disent que „THEVET\* assu-  
 „ re avoir vû un grand chemin ancien en  
 „ Italie, qui conduisoit de Gaète à Capouë,  
 „ qui étoit tout pavé de Carreaux de Marbre  
 „ noir,

\* Cosmographie de Thevet, chap. 28.

„ noir , si grands , qu'il y en avoit que  
 „ vingt hommes ne pouvoient pas lever de  
 „ terre. Il ajoute que la Tradition  
 „ du País portoit que VIRGILE le fit faire en  
 „ une nuit par Art Magique. *Il est apa-*  
 „ *remment le premier*, disent en suite les  
 „ Journalistes , *qui ait écrit que ce grand*  
 „ *Poëte ait passé pour Magicien.* \*

Il est surprenant qu'ils nous donnent cette fole Tradition pour si récente. THEVET vivoit sous HENRI III. Il dédia ses *Portraits des Hommes illustres* à ce Prince , & ce mauvais bruit est assurément beaucoup plus ancien. On voit dans la Bibliothèque de Genève un précieux Manuscrit sur du velin , enrichi de quantité de belles Mignatures , qui est antérieur de plus d'un Siècle aux Ouvrages de Thevet , & où l'on trouve un long Chapitre sur les Prodiges Magiques de Virgile. On ne peut pas beaucoup se tromper sur l'âge de ce Manuscrit , parce que l'on voit , au commencement , qu'il fut fait pour PHILIPPE , Duc de Bourgogne , & destiné à son usage. Quand il ne s'agiroit que de PHILIPPE le Bon , la date de ce Manuscrit seroit entre 1420 & 1430. Il est intitulé , *La Fleur des Histories* , & est différent de quelques autres de la Bibliothèque du Roi de France qui portent le même titre. Cette différence est sen-

Q 3

sible

\* Mém. de Trévoux , Juin 1740. pag. 1043.

sible par la Notice que le Père DE MONTFAUCON a donnée de ces derniers dans sa *Bibliothèque des Manuscrits* \*

Il n'est pas surprenant que les Journalistes de Trévoux n'aient pas vû un Manuscrit qui est peut être unique ; Mais on peut leur indiquer des Auteurs connus , qui sont d'une date encore plus ancienne que cette *Fleur des Histoires* , & qui ont fait de Virgile un Magicien du premier ordre. Naudé leur épargnera la peine de les chercher eux-mêmes, Dans l'*Apologie des grands Personnages accusés faussement de Magie* , l'article de Virgile fait un fort long Chapitre \*\*. Il nous apprend que le plus ancien Auteur qui ait fait de Virgile un Magicien, c'est GERVAIS DE TILLEBERI. Il avoit été Chancelier de l'Empereur OTHON III. à qui il dédia son Livre *De Ociis Imperatoris* , que l'on peut définir, sans lui faire tort, un tissu d'impertinences. Quoi que ce Gervais fut tout à fait indigne de croiance, l'imputation faite à Virgile d'avoir été un Magicien consommé, ne laissa pas de faire chemin. Un Moine François nommé HELINAND, qui mourut l'an 1223 a laissé une *Chronique universelle* où l'on trouve plusieurs traits de la Magie de Virgile. Tout ce qu'on a dit du Docteur FAUSTUS est peu de chose en comparaison.

OII

\* Bibliot. Bibliothecar. Manuscript. Tom. II. pag. 786

\*\* Chap. XVI.

On lit donc dans cette merveilleuse Chronique que VIRGILE fit une Mouche d'Airain, qu'il plaça sur une des Portes de la Ville de Naples, qui y resta pendant huit années, & que dans tout cet espace de tems, aucune Mouche n'osa entrer dans la Ville. Un autre Moine, \* Anglois de Nation ; a ajouté que Naples étant affigé d'un nombre infini de Sangsues, en fut délivré par un Talisman. C'étoit une Sangsue d'or que nôtre prétendu Magicien avoit jettée dans un Puits. Si ces sortes de Figures faites sous de bénignes constellations, ont quelque efficacité contre les Sangsues qui sucent le Peuple, elles pourroient avoir encore leur usage aujourd'hui. VIRGILE rendit un autre service important à la même Ville. Il y établit une Boucherie où la Chair ne se corrompoit jamais. Il fit encore la Grotte de Paulilpe, par Art Magique, & à la prière d'Auguste. Elle est longue d'environ 1500 pas, & haute de 60. C'est un chemin, ou un passage dans une Montagne qui épargne la fatigue de la monter & de la redescendre. Cette Voute souterraine est fort ténébreuse, ce qui aide encore à persuader le Peuple que c'est une production de la Magie. Sur le haut de l'entrée de cette Voute, on montre le Tombeau de Virgile, comé de celui à qui on en est

\* Alexandre Neckam.

redevable. Ce célèbre Magicien ne se contenta pas de percer la Montagne, on dit encore qu'il fit en sorte que ceux qui la traversoient pour aler à Naples, n'étoient jamais ni blesez ni insultez. En général tout ce que l'on voioit de merveilleux à Naples, ou aux environs, étoit attribué à la Magie de Virgile. Heureusement pour l'honneur de notre Poëte, on ne le chargeoit d'aucun Maléfice. Sa Magie n'est point la Magie Noire. On fait qu'on appelle ainsi celle qui fait ses opérations par le moien des Démons. Et tout ce qu'on a attribué à Virgile étoit proprement les fonctions de la Fée bienfaisante. Il travailloit toujours à soulager, & à faire du bien.

Il ne laissoit pas de se divertir quelquefois à signaler son Pouvoir Magique, simplement pour en faire parade. On dit que dans une Ville d'Italie, il avoit fait une Tour, ou un Clocher de pierre, avec un si merveilleux artifice, qu'il branloit en même tems que la Cloche, & qu'il en suivoit tous les mouvemens. Il n'y avoit qu'à mettre la sienne à Pise, & dire qu'on la voit encore aujourd'hui panchée, & qu'elle est demeurée dans cette situation, par une suite de ce branle.

NAUDE' nous dit encore que le Grand Duc de Florence avoit dans son Cabinet

un Miroir que la Tradition vouloit qui eut servi à ce Poëte à exercer la Catroptromancie. Il me semble d'avoir lû dans la Vie du Pere MABILLON, qu'on en montrait autrefois un semblable à St. Denis, qu'on disoit aussi avoir été le Miroir de Virgile. Ce Père, qui étoit alors chargé de montrer le Trésor de cette Abaïe, eut le malheur de le laisser tomber, un jour qu'il le faisoit voir à des Etrangers, & le Miroir Magique fut cassé. Le Bénédictin le fut aussi, & on ne voulut plus lui confier la Clé du Trésor. Une Réflexion qui se présente naturellement là dessus, c'est que Dom Mabillon fit par accident ce qu'il auroit dû faire à dessein. Un Antiquaire, qui suit les mouvemens de son zèle, brise les Médailles fausses, qui lui tombent sous la main, afin qu'elles ne trompent plus personne. C'étoit une action digne d'un Savant de cet ordre, de supprimer ce Monument de l'ignorance & de la superstition des Siècles passez, qui rejaillissoit sur l'Ordre même de St Benoit, Dépositaire de semblables niaiseries. Une seconde Réflexion, que je crois avoir lue dans l'Eloge Historique du P. *Mabillon*, c'est que cette mal-adresse, qui le fit gronder de ses Supérieurs, fut après tout une faute heureuse pour lui. Il étoit fort distrait dans ses Etudes par la com-

mission

mission de montrer le Trésor de St. Denis. Il en fut débarassé aux dépens du Miroir de VIRGILE; & rendu à sa Cellule, il devint un Savant du premier ordre.

Une suite facheuse de cette mauvaise réputation de Virgile, c'est que dans ces Siècles barbares il étoit dangereux de lire les Ouvrages de ce Poëte. Il n'en faloit pas davantage pour se voir difamé. PETRARQUE, blessé de voir de son tems la Poësie Latine en fort mauvais état, entreprit de la réformer. Dans ce dessein il lisoit & relisoit continuellement son VIRGILE. Il étoit encore jeune alors. Son Père auroit bien souhaité qu'il eut un peu moins de goût pour la Poësie, & qu'il se tournât entièrement du coté de la Jurisprudence, pour laquelle il ne lui voioit que du dégoût. Irrité de ce que son Fils ne vouloit point entrer dans ses vûes, un jour il jetta au feu tous les Poëtes, & même les Orateurs qu'il trouva dans la Chambre du jeune Homme. Virgile aloit avoir le même sort, lors que Pétrarque se jetta à ses genoux pour demander quartier en faveur de cet illustre Poëte, & le Père qui n'étoit aparemment pas dans le préjugé vulgaire que ce fut un Livre de Magie, l'épargna & l'acorda enfin aux instantes prières de son Fils. Cette étude assidue de VIRGILE, dont il faisoit ses délices,

ces, pensa lui faire des affaires à Rome dans la fuite. Un Cardinal qui passoit pour grand Canoniste, l'acusa de Magie devant le Pape INNOCENT VII. Et quand il falut venir aux preuves de cette grave acufation, elles roulerent principalement sur ce que PETRARQUE lisoit continuellement VIRGILE, qui étoit généralement reconu pour Magicien.

Naudé emploie diverses raisons pour faire l'Apologie de Virgile à cet égard. Personne n'ignore la bienveillance dont AUGUSTE honoroit ce Poëte. On fait que d'un autre côté cet Empereur fit bruler tous les Livres de Magie. Il auroit donc été bien contraire à lui même, en témoignant tant d'amitié à un Nécromancien.

Autre preuve justificative qui n'est pas moins forte. CALIGULA fut aussi ennemi de ce Poëte qu'AUGUSTE lui avoit été favorable. On peut mettre parmi les folies de ce Monstre, le mépris & la haine qu'il fit paroître pour cet excellent Poëte. Elle alla si loin qu'il tacha de faire ôter de toutes les Bibliothèques les Ecrits & le Portrait de Virgile. Si on l'avoit regardé alors comme un Magicien, Caligula auroit eu un beau champ pour le décrier, au lieu qu'il ne l'ataquoit que du côté du génie, dont ce mauvais Juge prétendoit que le Poëte manquoit.

La meilleure raison qu'emploie NAUDE pour faire sentir l'absurdité de cette accusation de Magie, c'est qu'elle étoit née dans les Siècles de l'ignorance la plus crasse. Il fait remarquer que ceux qui l'avoient répétée en dernier lieu, comme un Bodin & quelques autres, l'avoient puisée dans la lie des plus mauvais Ecrivains. Ce seroit perdre son tems que de travailler aujourd'hui à justifier VIRGILE d'un reproche que le plus grand nombre des Lecteurs ne savent pas seulement qui lui ait jamais été fait. Si Naudé y a employé un long Chapitre de son Ouvrage, c'est peut être parce que l'on n'en étoit pas encore bien revenu de son tems. La seule chose qui resteroit à faire aujourd'hui, c'est de rechercher ce qui peut avoir donné lieu à une Tradition si contraire au bon sens.

On pourroit d'abord soupçonner que l'usage que l'on faisoit autrefois des Poësies de Virgile, peut avoir donné lieu à le regarder comme un Magicien. Quand les Païens vouloient avoir la connoissance de quelque événement futur, ils prenoient un Virgile & un Poinçon. Ils enfonçoient cette espèce d'Eguille au hazard dans le Livre, & ils regardoient comme un Oracle les paroles qu'indiquoit la pointe de l'Eguille. On les apliquoit ensuite, le mieux que l'on  
 pou-

pouvoit, à ce que l'on avoit en tête pour leur faire prédire ce que l'on fouhaitoit. On apeloit cela *Sortes Virgilianæ*, les Sorts Virgiliens. Cette espèce d'Oracle avoit lieu sur tout quand il s'agissoit d'entreprendre quelque affaire de conséquence. Cependant il n'y a pas aparence que ce soit là ce qui a fait passer Virgile pour Magicien. On avoit fait pendant long-tems le même usage des Ecrits d'HOMERE, sans que pour cela ce Poète Grec ait jamais été acufé de Magie. Dailleurs ces Sorts Virgiliens étoient dans toute leur force dans le V. ou VI. Siècle, & l'imputation faite à Virgile est du XII.

Ceux qui nous ont donné la Vie de VIRGILE, comme MACROBE & DONAT, nous apprennent qu'il avoit fait toute sorte d'Erudes, qu'il étoit universel dans toutes les Sciences; mais qu'il étoit sur tout bon Phisicien, & qu'il excelloit dans l'Astronomie & dans les Mathématiques. Et l'on fait que dans les Siècles d'ignorance, les bons Philosophes ont passé pour Magiciens. Le nom de Mathématicien étoit sur tout décrié, & disoit à peu près autant que Magicien. On a des Loix des Empereurs contre les Mathématiciens, qui n'en vouloient qu'à la Magie & à l'Astrologie Judiciaire. Le Pape SILVESTRE II. bon Mathématicien, fut à cause de cela acufé de Magie, & à peu près dans le tems que l'on comença à en charger Virgile. De  
foibles

foibles Esprits, ont bientôt fait d'un Mathématicien & d'un Philosophe un véritable Magicien.

Mais on peut donner une origine encore plus vraisemblable à cette acufation. Il est plus naturel de conjecturer que dans ces tems ténébreux, on aura pû concevoir cette opinion sinistre du Poète, à la lecture de la VIII. Eglogue, qui a pour titre *Pharmacutria*. Il y décrit plusieurs opérations magiques; ce n'est d'un bout à l'autre que Charms & qu'Enchantemens. Des Ignorans auront pû aisément s'imaginer qu'il faloit avoir pratiqué soi-même cet Art, pour en faire des descriptions si détaillées. Ils étoient dispensés de savoir que cette Eglogue est presque toute tirée d'ailleurs, & que peu s'en faut que ce ne soit une simple traduction de TEOCRITE. L'Apologiste de Virgile dit que ce n'est pas être Magicien que de décrire des Enchantemens. SENEQUE a bien décrit ceux de *Médée*, & HORACE ceux de *Canidie*. *Homère étoit il Magicien*, ajoute Naudé, *pour avoir décrit les Enchantemens de Circé*? Si les Anciens ont quelquefois parlé de la *Nécromancie d'Homère*, il faut bien prendre garde que cela n'affecte point la personne. Ils aperçoient simplement ainsi le XI. Livre de l'*Odissee*, parce qu'il s'y agit

agit de l'évocation de l'Ombre de TIRESIAS.

Il n'est pas inutile de repasser quelquefois sur les absurdités dont nos bons Aïeux se sont laissé infatuer. Peut-être croit-on encore après eux bien des choses qui pourroient aller de pair avec la Magie de VIRGILE. C'est sur tout aux Superstitieux à examiner s'ils n'adoptent point de sentimens, qui, en les regardant de près, se trouveront aussi peu fondés.

Je vâi finir par cette autre Réflexion, c'est que si VIRGILE étoit revenu au Monde dans le tems que cette Calomnie avoit cours, il auroit été bien surpris des mauvais bruits qui couroient sur son compte. Il se seroit fort récrié sur ce qu'on flétrissoit sa mémoire par de semblables endroits. Cependant je croi qu'on auroit pû lui répondre, & lui faire voir que l'on n'avoit fait qu'user de représailles contre lui. Après avoir jusqu'ici appuyé l'Apologie de NAUDE en faveur du Poëte, c'est à dire après avoir fait les fonctions d'Ecuier de ce brave *Don Quichotte*, de ce Réparateur de torts, la bonne foi veut qu'on l'abandonne sur un autre article dont il se trouve coupable, & qui peut faire une espèce de compensation de l'accusation injuste dont on l'a chargé. Je dis donc que quand VIRGILE revenu au Monde, auroit voulu se plaindre du tort qu'on lui faisoit

faisoit, on avoit de quoi lui fermer la bouche. Il n'y avoit qu'à lui représenter, que l'on n'avoit fait à son égard que ce qu'il avoit fait, lui même, sur le compte d'autrui; que si on l'avoit calomnié, c'étoit une punition d'une Calomnie atroce qu'il avoit lui même à se reprocher; Calomnie d'autant plus odieuse qu'elle ataquoit l'honneur d'une personne du Beau Sexe, & même d'une Princesse; que la réputation d'une Dame d'un si haut rang est quelque chose de bien plus délicat que celle d'un Poëte. Voici le fait.

Tout le Monde a lû dans le Poëme de Virgile les Amours d'ENEE & de DIDON. Sa passion pour ce Prince étranger la jette dans les derniers excès. Cependant les Historiens, les Pères de l'Eglise même, qui ne sont pas les Auteurs qui se piquent le plus de montrer en beau les Vertus Païennes, nous ont fait un Portrait fort avantageux de DIDON. Ils nous disent que cette Princesse avoit toujours vécu d'une manière irréprochable, que non seulement elle garda à SICHEE son Epoux la fidélité conjugale tant qu'il vecut, mais que par une délicatesse peu commune, elle crût même lui devoir encore être fidèle après sa mort. Pénétrée de douleur quand elle l'eut perdu, elle abandonna le País. Elle fit un établissement sur les Côtes

les d'Afrique , mais qui fut traversé par JARBAS Roi de Mauritanie , qui lui déclara la Guerre. Les Phéniciens qui avoient suivi leur Reine , lui proposèrent , pour avoir la Paix , d'épouser le Prince Afriquain qui en étoit amoureux. Elle demanda quelque tems pour se résoudre. Ensuite aiant fait élever un Bucher , comme si elle eut voulu apaiser par un sacrifice les Manes de son premier Mari , elle se tua d'un coup de Poignard , & son Corps fut réduit en cendres. Cette action généreuse lui fit donner le nom de *Didon* , qui veut dire *Femme forte* ; car auparavant elle s'apeloit *Elise*. Cependant , par un étrange renversement d'Histoire , *Virgile* , au lieu de nous la dépeindre comme une Héroïne qui se donne la mort pour éviter des secondes Nôces , qu'elle regardoit comme une foiblesse qu'on auroit pû lui reprocher , ce Poëte ose avancer que ce fut le départ d'*Enée* son Amant , qui lui fit prendre cette funeste résolution , & qu'elle se donna la mort par un désespoir causé par la violence de sa passion pour ce Prince étranger.

„ Un procédé aussi lâche , dit un Auteur  
 „ judicieux , \* qu'a été dans *Virgile* celui  
 „ de vouloir relever la gloire des Romains  
 „ par la ruine de la réputation d'une ho-  
 „ nête Femme , sous prétexte qu'elle avoit  
 R „ été

\* Baillet , Jugement des Savans Tom. IV. Pag. 76.

„ été la Fondatrice d'une Ville ennemie ,  
 „ n'a point encore pû rencontrer de dé-  
 „ fenseurs , qui aient eu de bonnes raisons  
 „ pour pallier , ou pour excuser cette in-  
 „ justice.

Je ne dis rien de l'Anachronisme qui fait  
*Didon* de trois cent ans plus ancienne qu'elle  
 n'a été effectivement. Il a falu renver-  
 ser la Chronologie pour perdre plus sure-  
 ment dans l'esprit de la Postérité , la plus  
 vertueuse Princesse de son Siècle. On peut  
 passer un Anachronisme à un Poëte ; mais  
 il n'y a aucune licence Poëtique qui puisse  
 faire excuser une noire calomnie.

Genève ce 20. Mars 1741.





# REMARQUES

*Sur la Première Partie de la Médecine Raisonnée de Mr. HOFFMAN, Premier Médecin de S. M. Prussienne;*

ET SUR

*La Traduction Française qui s'en est publiée à Paris.*

**Q**Uoi que je ne sois point Médecin, j'ai crû que les Médecins enseignant bien des choses qui sont de la compétence de cette simple Raison à laquelle tous les hommes participent, il m'étoit permis de donner un échantillon des remarques qu'il y auroit à faire, & sur l'Original, & sur la Traduction de ce fameux Ouvrage, par quelqu'un qui seroit du Métier, qui confronteroit toujourns l'Auteur avec le Traducteur, ce que je n'ai pas fait, & qui liroit le Livre entier, au lieu que je n'ai même pas lû toute cette Première Partie; sur laquelle pourtant ce que j'en ai hû me parroit pouvoir fournir matière à plus d'observations que je n'eusse crû, & que je n'en vais écrire.

R 2

SUR

Le Corps humain étant composé de matières de différente nature, & qui ont peu de liaison, & par conséquent se séparent aisément, savoir, d'une matière aqueuse, d'une grasse & inflammable, d'une terreuse, d'une soluble, ou saline, & d'une fixe, & insoluble, est sujet à se corrompre promptement.

Depuis le mot de *terreuse* inclusivement, voilà trois choses, au lieu de deux, ou même d'une seule, qu'il y a dans l'Original, savoir, *terreâ*, laquelle y est, à la vérité, subdivisée en deux: *Item terreâ solubili, sive salinâ, & fixiori insolubili*. Il est vrai que l'Original eut mieux marqué que *terreâ* est un genre subdivisé en deux espèces, s'il eut dit: *Item terreâ, alterâ solubili, sive salinâ, alterâ fixiori insolubili*; mais le Traducteur devoit être assés au fait de ces choses pour ne s'y pas méprendre, & pour traduire: *D'une terreuse, soit soluble ou saline, soit fixe & insoluble*.

## PAGES 158. &amp; 159.

Le sang d'une personne saine est ordinairement composé de trois parties de liquide & d'une de solide.... Cette théorie du sang nous apprend qu'il faut presque trois parties de boisson contre une d'alimens solides. C'est bien là ce que dit  
le

le Latin: *In sanguine sani hominis tres ordinariè partes liquidi & une pars solidi continentur. . . . Ex hac vero theoriâ sanguinis ad-discimus potulenta triplâ fere portione solidos cibos exsuperare debere.*

Mais 1°. Les boissons & les alimens ne font-ils pas travaillés par la Nature dans l'estomac & dans d'autres vaisseaux avant que de devenir sang? Et ainsi, de ce qu'une once de sang contient trois parties de liquide contre une de solide, peut-on conclure que, pour faire cette once de sang, ce soient à peu près là les doses de boissons & d'alimens qu'il faille à la Nature dans les vaisseaux que je viens de dire.

2. Ce Raisonnement de l'Auteur seroit réfuté par l'Expérience, s'il se trouvoit, que, pour se bien porter, la moitié des gens eussent besoin de boire, les uns plus, les autres moins que la mesure ici prescrite. Or qui fait si cela ne se trouveroit point?

3. Mais s'il y avoit moins de ces gens là que de ceux qui doivent s'en tenir à cette dose, & qu'ainsi, en condamnant ce Raisonnement, il falut approuver la Règle qu'il veut fonder, n'y auroit-t'il pourtant pas un si grand nombre de gens à excepter, que l'on ne pût approuver le retranchement que l'Auteur fait ici de toutes ces exceptions?

4. Je fai bien qu'un exemple qu'il y aura contre cette Règle ne démontrera pas qu'il y en ait beaucoup de pareils, ni sur tout, qu'il y en ait affés pour qu'elle soit fausse. Je veux pourtant en donner un qui soit un grave préjugé, non seulement pour la première de ces deux choses, mais même pour la seconde. C'est le cas authentique de *Louis Cornaro*, Noble Venitien, qui, pendant quinze ans, depuis les trente cinq jusqu'aux quarante, n'ayant presque pas eu un moment sans souffrir, soit par des maux d'estomac, soit par des douleurs de côté, soit par des atteintes de goutte, soit par une petite fièvre, presque continue, qui lui étoit une soif continuelle, ne put trouver dans les remèdes une guérison qu'il trouva si bien dans le régime auquel il se résolut enfin à l'âge de quarante ans, que non seulement il fut délivré de tous ses maux en moins d'un an, mais qu'il les sentit diminuer dès les premiers jours, & qu'en conservant ce régime, il mourut âgé de plus d'un siècle, & vécut, je ne dis pas, sans maladie, mais même avec une telle vigueur de corps & d'esprit, qu'il a pû nous parler ainsi dans un *Traité de la Naissance & de la Mort*, qu'il écrivoit à quatre-vingt-quinze ans.

*Je suis gai, j'ai du goût pour tout ce que je mange, j'ai l'imagination vive, la mémoire heureuse,*

le jugement solide, & ce qui est surprenant à mon âge, la voix forte & harmonieuse. Or ce Régime étoit de ne prendre par jour que douze onces en potage, viande, œufs frais, & pain sec, & quatorze de liquide.

A propos de cet article, il est bon de remarquer deux fautes dans Moréri, du moins dans l'Édition faite à Bâle en 1733. qui est celle que j'ai sous ma main. L'une de ces fautes est de comission, & l'autre d'omission. La Première est de faire commencer les maladies de Cornaro à vingt cinq ans, en marquant même ce nombre, non par des chiffres, mais par des mots, au lieu qu'elles ne commencèrent que dix ans plus tard. La seconde, est de dire qu'*Atani* employé une infinité de remèdes, & le secours des plus habiles Médecins, il parvint jusqu'à sa quarantième année sans trouver aucun soulagement à ses maux: Ce qui l'obligea de s'attacher à une exacte & parfaite sobriété. Il est vrai que ce n'est pas dire que ce ne fut pas des Médecins qui conseillèrent cette sobriété: Mais n'est ce pas le faire croire, & sur tout à tant de Lecteurs qui ne demanderont pas mieux? Or ce n'est point là la vérité de l'Histoire, & les Médecins ne doivent pas être exceptés de la justice qu'on doit rendre à tout le monde. Seulement seroit il à souhaiter qu'ils ressemblassent plus souvent à ceux dont je vais parler.

donc ce que dit Cornaro lui même , dans son *Traité de la vie sobre & réglée*. Après avoir en vain essayé toutes sortes de remèdes , des Médecins me dirent , que la seule ressource qui me restoit , pourvu que je voulusse en faire un usage constant , c'étoit une vie sobre & réglée ; qu'elle étoit aussi capable de rendre la santé & de la conserver , qu'une vie intempérante étoit capable de la gater ; & de la détruire , come je ne l'avois que trop éprouvé ; que celle là conserveroit en santé ceux même qui étoient de la plus mauvaise complexion , & de l'âge le plus décrépité , & que celle ci détruisoit les meilleurs temperamens , même à la fleur de l'âge , & les jettoit dans quantité de maladies ; qu'il n'étoit pas plus permis d'en douter par la raison , que par l'expérience ; que des causes contraires produisoient des effets contraires ; que souvent l'art corigeoit la nature , & qu'il rendoit fécondes les terres les plus stériles. Ils ajoutoient que , si je ne suivois incessamment un tel régime , mon mal deviendrot bien tôt incurable , & qu'enfin je devois m'attendre à mourir dans quelques mois.

*La base de l'intégrité du Corps humain est la quantité & la qualité du sang & des liqueurs. Il est donc évident que tout ce qui entretient la qualité & la température convenibles du sang & des liqueurs, entretient la santé, & qu'on doit regarder comme nuisible, tout ce qui dérange l'une ou l'autre.*

Voici une faute qui est le contraire de celle que la Première Remarque a relevée sur les Pages 90. & 91. du I. Tome. Là, de deux choses, ou même d'une, le Traducteur en fait trois. Ici, de deux il n'en fait qu'une, en traduisant *temperiem* & *quantitatem*, non, comme il devoit, par la *température* & la *quantité*, mais par la *qualité* & la *température*; car ces deux derniers mots sont synonymes. Il est vrai que *qualité*, mis ici pour *quantité*, pouroit être une faute de l'Imprimeur ou d'un Copiste. Et il seroit même présumable qu'elle n'est pas du Traducteur, s'il n'y avoit plus que des présumptions de sa précipitation & de sa négligence dans la Traduction de cet Ouvrage. Traduction pourtant qui réqueroit d'autant plus de soin, qu'elle servira de Professeur en Medecine à un Ordre d'Hommes, qui ne sont pas dans un constant usage de savoir le

le Latin, & pour qui même, à ce qu'on dit, elle pourroit bien avoir été entreprise. Je veux parler de Mrs les Chirurgiens. Aussi espère-t'on qu'en cas que le Traducteur voie les Remarques qu'on prend la liberté de publier dans ce Journal, elles l'engageront à mieux veiller, tant sur soi même, que sur son Imprimeur & sur son Copiste, pour les Volumes qui resteront à faire.

PAGE 163.

*Il entre de l'acide dans la composition de tous les végétaux, si l'on en exemte les plantes chaudes, . . . au lieu que tout acide est exclus de la composition des sucs des végétaux, & de leurs parties.*

C'est apparemment le Compositeur, ou le Copiste, qui a mis *exemte* pour *excepte*. Je ne fai si c'est aussi l'un ou l'autre qui a mis *des sucs des végétaux*, pour, *des sucs des animaux*. Quoi qu'il en soit, l'Auteur ne s'est pas ainsi contredit dans une même période: Ses paroles sont: *Animalia verò à mixtionis suæ consortio omne acidum proscribunt.*

PAGE 166.

*Il n'y a point de sel, de quelque espèce qu'il soit, qui entre dans la composition du Sang.* C'est fidèlement le Texte: *Nullum sal, cujus-cunque etiam generis sit, in sanguinis mixtionem admittitur.*

Mais la partie aqueuse du sang n'est-elle pas salée, dans l'état même de santé?

Page

Quoi que les alimens doux soient tempérés dans le mélange de leurs parties, & que, par cet endroit, ils paroissent propres à la nutrition, étant tous des Sels de différente espèce, Sels qui se dissolvent dans l'eau, ils ne peuvent se coler aux parties, parce que l'humidité les résoudroit, & les emporteroit avec elle. L'Original dit en conformité: *Quarvis dulcia temperatâ partium gaudeant mixturâ, adeoque nutritioni quodammodo idonea videantur, quoniam tamen dulce est sal sui generis, quod in aquâ liquefcit, hinc partium substantiæ apponi haud potest, siquidem ab humido circumlabente statim solvitur.* Les mots d'alimens doux & de *dulcia* sont expliqués par ce qui est miélé & sucré, & par *mellita* & *saccharata*, dans le Paragrafe précédent, dont celui ci est la Scholie.

Là dessus je demande, 1<sup>o</sup>. Si cette manière de raisonner peut être satisfaisante pour ceux qui savent combien l'estomac dénature les substances qu'on lui donne à digérer?

2. Si l'expérience ne la démentiroit point dans un home à qui l'on essaïeroit de donner pour toute nourriture des raisins de caïsse, des brignoles & figues sèches, du miel, des canes à sucre, ou même du sucre?

*L'estomac digère difficilement les racines, les herbes, les fruits, surtout si on les mange crus, où qu'ils soient suffisamment cuits.*

Javoüe que tout Lecteur qui aura le sens comun verra qu'il faut lire, *qu'ils ne soient pas suffisamment cuits.* L'Original fait pourtant mieux de dire le contraire de la Traduction, *antequam debitâ coctione emollitæ fuerint.*

Au reste il se trouvera bien des gens qui verront, sans qu'on les en avertisse, combien il y auroit à dire sur la doctrine de ce Paragrafe.

*L'acide passant dans le sang le dispose à la coagulation & à l'épaississement.* C'est le sens du Latin, qui dit: *Acidum sanguini affusum eum ad spissitudinem & coagulum disponit.*

Mais cela se laissera-t-il concilier avec ces paroles françoises du Tome I. Page 365: *On ne trouve jamais d'acide dans le sang & les liqueurs des animaux, quand même ils auroient bû les acides purs; & avec ces latines paralleles: Nusquam verò, licet exterius assumatur, acidum purum in sanguine & in succis animantium reperitur?* Il est vrai que ce

Passa,

Passage de l'Original dit si visiblement qu'*On ne trouve jamais d'acide pur dans le sang, ni dans les sucs des animaux, quand même ils en auroient bû, ou, quand même ils en auroient bû de tel,* qu'on ne voit pas pourquoi le Traducteur a transposé come il a fait le mot de *pur*. Mais enfin, dans le Passage Latin, tel qu'il est, il y a toujours, ce me semble, de quoi laisser subsister en entier la question que je fais sur la comparaïson des deux Passages.

PAGE 185.

*Il est difficile que la trop grande quantité de boïsson nuise, pourvu qu'elle soit saine, & qu'elle ne soit pas contraire au mélange des liqueurs qui entrent dans la composition des corps animaux. C'est ce qu'on ne peut dire également des solides. De là vient le Proverbe, que le boire fait mourir plus de monde que le manger.*

La méprise est ici trop visible pour la dire. Mais peut être que ce n'est pas le Traducteur qui l'a faite, & qu'il avoit écrit, come il faloit, *Que le boire fait mourir moins de monde que le manger, ou, Que le manger fait mourir plus de monde que le boire.* Quoi qu'il en soit, la méprise qu'il y a ici n'y venoit guère à propos; car le Proverbe, tel que je viens de le rétablir, selon ces paroles de  
l'Orig-

l'Original, *Plures petire gulâ quam potu*, s'avoit de quoi se montrer plus hardiment en France, où la Traduction du Livre a paru, qu'en Allemagne, où avoit paru l'Original.

## PAGE 186.

*L'eau est la boisson, non seulement de tous les animaux, mais de la plus grande partie des homes. Il n'y a que peu de Peuples des Païs Septentrionaux, qui boivent de la bière.*

Voici le Texte: *Non modo omne animantium genus, sed & maxima pars hominum solius aqua potu vitam conservat; & saltem paucæ Gentes sunt in Plagâ septentrionali degentes quæ cerevisiis utuntur.*

Ce n'est donc pas seulement le Traducteur, mais aussi l'Auteur lui même, qui parle comme si toute Nation qui ne boit pas de la bière ne bûvoit que de l'eau.

## PAGE 191.

*Il faut prendre l'eau legere au poids.*

Si cela signifioit quelque chose, ce seroit qu'il faut régler au poids la dose d'eau legere que l'on doit prendre: Au lieu qu'on a voulu dire qu'il faut juger de la legéreté de l'eau par le poids. C'est ce que dit l'Auteur d'après Celse, *Levis aqua ponderare apparet.*

*On peut consulter sur les différences des eaux légères ou pesantes, légères ou dures, salutaires ou nuisibles, ma Dissertation sur l'eau, Remède universel.*

Faloit il, malgré le Texte, oposer les *eaux légères* aux eaux dures, au lieu d'opposer à celles ci les eaux fines ou délicates. Il y a dans le Texte: *Plura de differentiis aquarum levium à gravibus, subtilium a duris & asperis, salubrium ab insalubribus, Vid. in Diff. nostra &c.* Il faloit donc, pour être fidèle, dire, *déliçates ou dures.*

P A G E 201.

*Il faut prendre garde de rafraichir le vin avec la glace, ou la neige, sur tout pendant l'été, parce que la froideur qu'elle lui communique blesse aisément le mouvement péristaltique de l'estomac, & des intestins, & devient une cause occasionnelle de maladies aiguës, & chroniques.*

L'Auteur ne défend point de rafraichir le Vin avec la glace ou la neige, mais seulement de le mêler avec. Aussi n'est ce point de la simple froideur qu'elles lui communiquent qu'il dérive les mauvais étets qu'il reproche à ce mélange. Voici son langage

langage: *Cavendum est ne vinis nix aut glacies admisceatur, præsertim tempore æstivo, quia ventriculi & intestinorum motus peristalticus hac ratione facile læditur, & morbis, tam acutis quam chronicis gignendis occasio præbetur.*

## PAGE 223.

*Telle est en effet la nature de ce qui est temperé, qu'il rétablit aisément les forces épuisées; au lieu que les alimens intemperés, loin de réparer la perte des humeurs, en augmentent l'acrimonie.*

Ce mot de *loin* suppose qu'un aliment qui augmente l'acrimonie des humeurs ne fauroit en réparer la perte: Or c'est ce qui n'est conforme ni à la Nature, ni à l'original, où il y a seulement: *Intemperata ita comparata sunt, ut si etiam humorum jacturam non resarciant, sed potius eorum intendant acrimoniam.* On pouvoit dire: *Mais les alimens intemperés, au lieu de réparer la perte des humeurs, en augmentent plutôt l'acrimonie.*

## PAGE 259.

*La principale raison de l'utilité des voïages pour la santé, est qu'ils procurent à l'esprit fatigué de travail un délassement de quelque tems,*

⊗

Et qu'il devient plus tranquille, Et se défait de toute inquiétude, saisi qu'il est par les charmes des objets nouveaux Et variés, qui se succèdent sans cesse, Et excitent l'ame à se replier sur elle même.

N'a-t-on pas toujours eu raison de croire deux choses ; l'une, que ces objets ne sont que trop propres à distraire l'ame d'elle même, & l'autre, qu'il y a très peu d'ames assés bien conditionées pour que ce repliment sur elles mêmes ne les détranquillise pas. Je ne crois donc point que l'Auteur ait voulu dire, avec son Traducteur, précisément le contraire de ces deux vérités : Mais celui là est tombé dans une équivoque, qui aura trompé celui ci, lequel pourtant ne se fera trompé que faute de réflexion, & pour avoir voulu expédier trop vite sa besogne. Car, dans ces paroles : *Dumque frequens novarum rerum varietas oculos pascit, Et animum ad sui contemplationem blande invitât, mens etiam tranquillior evadit, omnesque ex ea sollicitudines exulant* : Dans ces paroles, dis-je, si une bonne Grammaire peut rapporter *sui* à *animum*, & même plus naturellement qu'à *varietas*, l'évidence de la chose ne peut le rapporter qu'à *varietas* : Enforte qu'on ne peut douter que l'Auteur n'ait voulu dire, que ces objets excitent l'ame à les contempler.

## IBIDEM.

Après avoir indiqué dans le §. X. de ce Chapitre les diverses sortes d'exercice, & en avoir traité quelques unes en particulier dans les Paragrafes suivans, l'Auteur vient à la *Gestation* dans le §. XXIV. où l'on croit qu'il dit là dessus tout ce qu'il a à dire, puis que dans les quatre suivans il parle de la *Friccion*. Mais on se trompe, car dans le §. XXIX. il revient à la *Gestation*.

En d'autres endroits, on trouvera des désordres, non seulement pareils à celui ci, mais accompagnés d'étranges répétitions. Comparés dans ce même Liv. II. qui est un *Traité du Régime*, Ch. XII. §. XIX. & Schol. avec §. XXIV. & Schol. Et au même Ch. §. XX. & Schol. avec §. XXV. & Schol.

## PAGE 268.

*Ceux qui font peu d'exercice doivent vivre frugalement. Il paroît que c'est la pensée de l'Apôtre, qui dit implicitement, que ceux qui ne travaillent point ne doivent point manger. Ce Précepte est fondé en raison : Car le travail*  
*consu-*

*consume beaucoup d'humieurs. L'Auteur dit en éfet. Qui parcius laboribus vacant, iis liberalior ciborum usui circumcidendus est. Videtur huc conlineare monitum scripturæ factæ, quæ significanter & explanatè præcipit, ut homines qui non laborant non edere debeant. Quod præceptum neutiquam ratione destituitur; labor enim maximam humorum copiam absorbet.*

En vérité il est permis d'être étoné qu'un Apôtre, qui visiblement, vû tout l'acompagnement de ces paroles, ne veut que fulminer, contre les Fainéans un Arrêt de Morale, qui les déclare indignes de vivre, ou de manger, soit pris pour un Médecin qui veuille enseigner un Précepte de Régime.

Le mot d'*implicitement* n'est peut-être qu'une faute d'impression, au lieu d'*explicitement*.

## P A G E 283.

*Il n'est pas plus avantageux à la santé d'être long tems debout : C'est une situation qu'il faut toujours éviter.*

Cela dit qu'il ne faut jamais être debout. Il faloit dire : *C'est ce qu'il faut toujours éviter* : Cela signifieroit qu'il faut toujours éviter ce dont on vient de parler : Or ce dont on vient de parler, n'est

pas d'être debout, mais de l'être longtems.  
Le Latin ne fait pas cette faute; car il dit:  
*Neque diuturna statio pro sanitate est; sed potius  
nunquam non fugienda,*

## PAGE 287.

§ XVI. Si le sommeil répare si bien la perte du suc nourricier, & des parties spiritueuses du sang qui se sont dissipées, il est aisé de juger comment on a besoin d'un sommeil plus long, quand on s'est fatigué par un mouvement, ou un travail violent, ou par des méditations profondes & assidues, que quand on a passé la journée dans un parfait repos, tant du corps que de l'esprit.

Scholie. Le Sommeil convient principalement à ceux qui se sont épuisé l'esprit & le corps en méditations, ou études profondes, pour rétablir la vigueur de l'un & de l'autre.

De sorte qu'un Lecteur se tromperoit fort, si, après avoir lû le §. XVI. il atendoit de la Scholie l'augmentation de lumières, qui est promise par le mot de Scholie. Et l'on auroit trop mauvaise opinion de la Traduction, si l'on croioit qu'il n'en est pas de même de l'Original, car le voici.

§ XVI. Si somnus deperditum nutrientem succum, partesque spirituosas absumptas restaurat, in proclivi est iudicare, quare longiori somno opus habeant  
qui

*qui corpus vehementiori motu ac labore, & animum assiduis & profundis cogitationibus fatigant, quam qui otium, tam corporis quam animi, per diem coluerunt.*

Scholion. *Iis præcipuè somnus egregie succurrit qui diuturna cogitatione & fixis meditationibus, animi & corporis robur limant, ne animi & corporis vires aliquod exinde capiant detrimentum.*

## P A G E S 302 &amp; 303.

Il y a dans cette Traduction quelques fautes de stile, qui, soit qu'elles soient de l'Imprimeur, ou du Traducteur, ne feroient, au moins plus d'un instant, ni tromper, ni embarasser un Lecteur, je veux dire un Lecteur quelque peu intelligent. Mais en voici une qui n'est pas de cette sorte: La Traduction dit ici:

*C'est une chose digne de remarque qu'on a d'autant plus de peine à dormir, qu'on a été plus long tems à le faire.*

Le Traducteur avoit peut être écrit, *sans le faire*. C'est du moins ce qu'il falloit: Car le Texte porte: *Notatu dignum est, somnum eò fieri impeditiorem, quò diuturniores vigiliæ præcesserint*. Le seul sens, à ce qu'il me paroît, que l'on puisse donner aux paroles du Traducteur est, *Qu'on a d'autant plus de peine à dormir une autre fois, qu'on a dormi plus long tems la précédente*. Et les Lecteurs

pourront prendre ce dernier sens pour le véritable, jusqu'à ce qu'ils aient lu la Scholie.

PAGES 317. & 318.

*On observe invariablement que la différence de la circulation du sang & de son abord dans les parties solides, influe sur la force du corps, sur la digestion, les sécretions & excrétions, même sur les inclinations, les mœurs & les dispositions de l'esprit. D'où l'on peut conclure sûrement que toutes ces choses dépendent des différences de la circulation.*

Voilà une conséquence qu'on ne taxera point de ne pas découler du principe, & qui suffiroit seule pour donner une idée de la manière dont ce Livre peut être écrit, & de l'esprit géométrique annoncé dans le Titre. Ce qui foit dit de l'Original; car le voici pour le morceau dont il s'agit :

*Firmâ experientiâ exploratum habemus, pro diverso sanguinis circulo, ejusque in partes solidas influxu, diverso etiam modo se habere robur corporis, ipsamque digestionem, cum secretionibus & excretionibus, minus quantum variare, imo animi quoque inclinationes ac mœurs, cum ingenii facultatibus, disparilem nascisci conditionem. Quare hæc omnia à diverso sanguinis circuitu, velut ab origine suâ, profluere extra omnem dubitationis aliam positum est.*

LETTRE



# L E T T R E

A MADemoiselle D. L. SUR LES  
LOTÉRIES.

MADemoiselle

**V**ous êtes si aimable & vous m'invités si obligamment à vous dire mon sentiment sur les Loteries, & en particulier, sur les Dévifes que l'on prend à cette occasion, que je ne puis vous refuser cette petite grace, comme vous voulés bien l'appeler, mais je crains fort, de ne pouvoir satisfaire, comme je le devois à vôtre demande, parce que j'ai peu de loisir, & qu'un Ouvrage fait à la hâte, se ressent toujours du peu de tems qu'on y a donné.

A l'égard des Dévifes, je me bornerai à celles qui me paroissent avoir quelque chose de singulier, ou d'ingénieux, & je les tirerai presque toutes des Listes qui ont été imprimées depuis peu, au sujet de la dernière Loterie de GENEVE.

On a cru assés généralement que la For-

tune présidoit sur les *Loteries* ; & que cette aveugle Déesse distribuoit ses dons selon son caprice. Ce qui autorisoit cette opinion, c'est que les bons Lots tombent souvent à des personnes qui les méritent peu , & qui ne savent pas en faire un bon usage. Rien n'est plus sage que cette Dévise. *Opes , artemque fruendi. Donnés nous des Richesses & l'art d'en jouir.* Mais tous ceux qui ont de bons Lots savent ils les employer utilement ? Un Voluptueux s'en servira pour séduire avec plus de succès une jeune Agnès , qui se laissera éblouir par quelques Colifichets de prix , ou par l'éclat de quelques Pistoles ; car comme l'a dit un Poète :

La Clé du Cofre fort , & des Cœurs , c'est la même ;  
Ou si ce n'est celle des Cœurs,  
C'est du moins celle des faveurs.

Un Ambitieux s'en servira pour acheter des suffrages , & pour s'élever à des Emplois , qui ne devroient être réservés qu'au seul mérite.

Enfin un Avaro s'en servira pour augmenter des Trésors, dont il ne fait aucun usage , & qui par là sont perdus pour la Société.

Les bons Lots sont rarement pour des  
Per-

Persones affés sages pour les employer d'une manière utile & convenable; s'en servir pour aquerir les lumières qui nous manquent, pour bien élever sa famille, pour secourir les Malheureux, pour tirer de la poussière des Personnes qui ont des talens, mais qui manquent de moïens pour les faire valoir: Voila qu'elle devrait être la destination des bons *Lots*; mais il est rare que l'on fasse, à cet égard, ce que l'on doit. Ils servent ordinairement d'alimens à nos passions; on se livre à son goût, on suit ses caprices; ainsi ce qui devrait contribuer à nôtre bonheur, & à celui des autres, devient très souvent l'instrument de la perte de notre santé, de nôtre réputation & même des biens de nôtre Patrimoine, qui s'engloutissent dans le même précipice, où tombent ceux que le Hazard nous avoit donné. N'a t'on pas vû des Gens affés fortunés pour avoir eu un Gros Lot, à qui il ne reste, après quelques années, que le triste souvenir de l'avoir possédé, & le regret de l'avoir consumé en folles dépenses?

Ces considérations engagent plusieurs Persones à condamner toutes les Loteries. Elles occasionent, dit on, la paresse des uns, & le luxe des autres; elles excitent la cupidité presque de tous, & font per-

dre le tems en vains raisonnemens & en projets chimériques. On emprunte & on sème, dans l'espérance de recueillir de quoi paier, & l'on hazarde souvent le nécessaire pour aquerir le superflus. Ce sont là des inconvéniens dangereux, je l'avoüe, mais faut-il proscrire tout à fait une chose, d'elle même innocente, parce qu'on peut en abuser? Hé! dequoi les Hommes n'abusent-ils point? N'emploient-ils pas quelque fois leurs Talens & leur industrie à des recherches & des découvertes pernicieuses? La Raison elle même, le présent le plus précieux que le Ciel ait fait aux Hommes, ne s'en sert-on pas à se confirmer dans ses préjugés & dans ses erreurs, à luter contre l'evidence, & à prêter au mensonge les couleurs de la Vérité.

Quand une Loterie a pour objet de bons Etablissmens; quand elle est tirée avec fidélité, & que le gain qu'on y fait n'est pas exorbitant; lors que le Plan que l'on propose n'a rien d'ambigu & d'illusoire, & que l'on laisse à chacun une pleine liberté d'y mettre ou de n'y pas mettre, une telle Loterie ne peut être regardée que comme très légitime. C'est dans ce sens que les Magistrats les plus éclairés & les plus scrupuleux en ont autorisé plusieurs

seurs, & y ont contribué eux mêmes, & par leurs soins, & par leur présence.

Peut être, *Mademoiselle*, souhaiteris vous de savoir, qu'elle a été la première origine des Loteries, & si les Anciens les ont conües. Il est certain que c'est une invention tout à fait moderne \*, & qu'on n'en trouve aucune trace dans l'Antiquité : On s'en est avisé dans des cas singuliers, & qui méritoient l'attention du Public: Là il faloit édifier une Eglise, ou soutenir un Hôpital; Ici il faloit construire un Pont, & pour cet éfet acheter & démolir des Maisons qui menaçoient ruine. Il auroit été dangereux de mettre des Impositions presque toujurs odieuses; les Collectes n'auroient pas été suffisantes, & elles avoient d'ailleurs de grands inconvéniens; une *Loterie* suplée à tout, elle remplit les vües des Entrepreneurs, sans charger Personne; c'est une Contribution volontaire, où chacun doit consulter & son état, & ses besoins; le desir de gagner & l'avarice même, se tournent ainsi au profit du Public: Telle Personne qui n'auroit pas sacrifié une Pistole à une chose dont il ne retire aucun avantage particulier, y sacrifie volontiers 50. Louis, dans l'espérance d'un succès dont il se flate par avance.

Veut-

\* On ne trouve pas qu'il se soit fait de LOTERIES remarquables & proprement dites avant l'Année 1680.

Veut-on peupler un País, veut-on faire fleurir le Commerce, on ne sauroit mieux faire que de laisser à chacun la disposition de son Bien, & de réserver les Tailles & les Impôts pour des cas où il s'agit de la défense ou de la sûreté publique.

Mais quoique les *Loteries*, ne fussent pas connues des Anciens, il ne fuit pas de là qu'ils ne consultassent jamais le sort. Chacun sait qu'ils avoient élevé plusieurs Temples à la Fortune, & que c'étoit même la Divinité qu'ils invoquoient le plus fréquemment. Il y avoit des sorts à *Dodone*, à *Preneſte* & à *Antium*, deux petites Villes d'Italie: A *Preneſte* étoit la Fortune & à *Antium* les Fortunes. Les Fortunes d'*Antium* avoient ceci de remarquable, que c'étoient des statues qui se remuoient d'elles mêmes, à ce que dit *Macrobe*.

Dans l'Orient les sorts étoient des Flèches, & aujourd'hui encore les *Turcs*, & les *Arabes* s'en servent de la même manière.

Dans la *Grèce* & dans l'*Italie*, on tiroit souvent les sorts de quelque Poète célèbre, comme HOMERE, EURIPIDE, ou VIRGILE: Ainsi ADRIEN n'étant encore qu'un simple Particulier trouva dans l'Eneïde, au raport de SPARTIEN, des Vers qui présageoient son Avènement à l'Empire. De même, si on en croit LAMPRIIDIUS, ALEXANDRE SEVERE,

VERE, aiant consulté les Sorts Virgiliens, y trouva prédit, qu'il seroit un jour Empereur. Ce qui se presentoit à l'ouverture du Livre étoit l'Arrêt du Ciel.

Les sorts passèrent jusques dans' le Christianisme, on les prit dans les Livres sacrés, au lieu que les Païens les prenoient dans leurs Poëtes.

J'ai tiré ceci de l'Histoire des Oracles de Mr. DE FONTENELLE, où l'on trouve mille choses curieuses sur ce sujet.

Une autre Question qui se présente ici naturellement, c'est de savoir si la Providence intervient particulièrement dans les *Loteries*, ou si elle suit constamment les Règles générales que le Créateur a établies dès le commencement. Cette Question sera bien tôt décidée, si nous nous rapelons ce qui a été dit précédemment & ce qui arrive ordinairement dans les *Loteries*: Quelle aparence que Dieu descende en quelque manière du Ciel, pour placer, ou pour déplacer quelques Billets, & que la Providence veuille faire un Miracle pour favoriser un Avare, ou un Voluptueux? Sont ce toujours les plus Gens de bien qui ont les gros *Lots*? L'Honête Homme n'est-il pas souvent trompé dans son atente, quoiqu'il ne se propose qu'un but légitime? La Providence a bien d'autres moiens de récom-

récompenser la Vertu, ou plutôt elle fait trop peu de cas des Richesses, pour les faire regarder comme une récompense digne de nos Vœux & de nos Recherches : Elle suit donc en ceci, comme dans tout le reste du Gouvernement du Monde, les Règles générales du mouvement : Tel Billet sort avec un tel Lot, parce qu'il se trouve situé de la manière dont il doit l'être, pour sortir dans cet instant, & non avant ou après. Ici le Moral ne sauroit influer sur le Physique, & le Méchant a les mêmes droits que l'Homme de bien.

Vous verrez par là, *Mademoiselle*, que les Noms, les Chifres & les Déeses ne font d'aucune conséquence, & que l'on a bien tort d'avoir aucune prédilection pour aucune de ces choses. Cela n'empêche pas que l'on ne doive être très attentif au choix des Déeses : On devroit éviter avec soin toutes celles qui n'ont aucun sens raisonnable, ou qui blessent la pudeur; elles servent souvent à manifester nos intentions, & à faire connoître nôtre Caractère : Il n'y a pas de l'honneur à se produire en Public d'un mauvais côté, & à étaler son penchant pour la licence : Aussi a-t-on remarqué dans la Loterie qu'on tire actuellement, à Geneve, qu'un Magistrat dont la Conscience est fort délicate, & qui s'étoit chargé de

de lire les D<sup>é</sup>vifés, ne lifoit qu'à moitié celles qui auroient pû faire naitre des penfées fales & obfcenes. Je fai que ces fcrupules déroboient à quelques Spectateurs un plaifir dont ils font fort avides, mais on ne doit jamais fatisfaire la curiosité aux dépens de la pudeur. Il eft vrai, que ce feroit peut être pouffer trop loin ces fcrupules, que de fupprimer toutes les D<sup>é</sup>vifés qui ont quelque chofe de fin, & de miftérieux, mais qui, prifes dans le fens propre, ne préfentent rien que d'innocent & que d'honnête. Celle ci par exemple, *Ter repetita juvant*, peut s'entendre ainfi, *Trois Lots répétés nous feront plaifir*. Cette explication eft d'autant plus naturelle, que dans la Loterie de Geneve, le même Billet pourroit avoir trois Lots; il pouvoit fortir le premier, ou le dernier, avant ou après le gros Lot, & être bon par lui même. Or tous ceux qui ont vû le Plan de cette Loterie, favent que le premier & le dernier Billet sorti devoit avoir L. 500. & que celui qui précédoit le Gros Lot & celui qui le fuivoit immédiatement, devoient avoir auffi L. 500.

Il y a des D<sup>é</sup>vifés qui expriment très heureufement de fort bonnes intentions, comme celle ci; *La Vertu femé pour la Charité*. On trouve ici, cette juffeffe, cette précifion, & ce grand fens qu'on doit rechercher

cher principalement dans une Dévise. En voici une qui a presque le même caractère : *Du Bonheur nous passerons au bon usage.* Mais cette troisième a quelque chose de fanfaron, & qui marque une Ame fort ambitieuse : *Aut Cesar, aut nihil. Je, veux être Cesar où rien ; Je veux le gros Lot ou point.*

Celles qui expriment des Vérités morales ont aussi leur prix, pourvu qu'elles aient quelque rapport avec l'objet pour lequel on les emploie. En voici une de cette espèce : *Trahit sua quemque voluptas ; Chacun peut être l'Artisan de sa propre félicité.* Vérité bien importante dans la pratique de la vie ; savoir se plier à son état & aux circonstances où l'on se trouve, ne désirer rien avec trop d'ardeur, être préparé à tout événement, c'est marcher sûrement dans la route du bonheur. Ceci me rapelle une Dévise qui est toute simple, mais qui a cependant son mérite, la voici ; *Ad utrumque paratus : A l'un & l'autre sort mon Coeur est préparé.* Attendre son bonheur du succès d'un Billet de Loterie, c'est vouloir se tromper soi-même, & mettre sa félicité dans la chose du monde la plus incertaine. Chacun peut bien former les mêmes prétentions ; mais il n'y a que très peu de personnes qui puissent dire, ce qui est exprimé dans ce

Vers

Vers Latin que quelqu'un a pris pour Devise.

Deus nobis haec otia fecit.

Un favorable Dieu nous a fait ce Loisir

J'aime bien mieux cette Devise que celle ci. *Ad otium. Pour passer mon tems dans l'oïsveté. Je cherche en Loterie ce que je fais en amour : Pour orner ma Maitresse ; Pour enrichir ma Commode : Pour manger une Truite de Geneve : Pour 3 Gaillards qui cherchent Fortune.* A la vérité , il y a des Personnes qui sont si persécutées par cette Déesse , qu'ils ne peuvent s'empêcher de s'en plaindre amèrement , témoin celui qui prit cette Devise.

Fortune , calme un peu ta fureur inhumaine

Fais succéder enfin tes faveurs à ta haine.

De tout tems les Hommes ont fulminé en Vers & en Prose contre les Caprices & l'aveuglement de la Fortune: *Elle ne paroît jamais si aveugle* , dit Mr. D. L. R. *qu'à ceux à qui elle ne fait pas du bien* ; mais on a beau dire , on a toujours besoin d'elle ; après l'avoir bien grondée on implore de nouveau son assistance ; On est souvent forcé , comme le dit quelqu'un , *De chercher le mérite du siècle* ; & ce mérite en quoi

T confi-

confiste t-il? N'est ce pas dans les Richesses? Une Fille est-elle à marier, on demande d'abord, est-elle riche? A peine a joute-t'-on, a t'elle de la beauté? On ne fait presque jamais une troisième Question: A t'elle de la Vertu?

Toutes ces Dévise, *Mademoiselle*, ne commencent-elles pas à vous ennuyer? N'endriez vous pas volontiers, comme un Anonyme: *Un bon Lot vaut mieux qu'une Dêvise*. Pour faire quelque diversion à cette Matière, sans néanmoins en sortir tout à fait, je vous ferai ce petit Récit.

Un Jeune Homme aimoit depuis long-tems une Fille très aimable, mais une barrière presque insurmontable, s'oposoit à leur union; elle étoit riche, & lui ne l'étoit pas; il avoit épuisé tous les moïens légitimes de s'enrichir, mais rien ne lui réussissoit. Cependant la possession de sa Maîtresse étoit atachée à sa Fortune: Il s'avisa d'essâier la voïe des Loteries, il mit à celles d'*Angleterre*, & à celles d'*Hollande*; il hazarde véritablement le nécessaire pour aquerir le superflus: C'est ce qui s'apelle se faire pauvre pour devenir riche: Il n'eut rien, tous ses Billets furent blancs. Il avoit beau mettre pour Dêvise: *Spero, dum spiro: J'espere, tant que je respire*; rien ne venoit,

il auroit pu dire comme le Poëte.

Chère Philis on désespère  
Alors qu'on espere toujours.

Il ne lui restoit guères plus que quelques Pistoles, qu'il mit à la dernière Loterie de *Hollande*, avec cette Devise

Pour protéger, Amour, une ardeur peu commune,  
Daigne, de ton Flambeau éclairer la Fortune.

La Fortune continua à être aveugle & inexorable, & nôtre jeune Amant n'avoit plus d'autre ressource, que dans son désespoir. Comme il étoit sur le point de s'y livrer tout entier, & de dire un éternel adieu à sa Maitresse, le Père de la Demoiselle mourut, & elle ne tarda pas à récompenser la fidélité & la constance de son Amant.

Comme cette Lettre est déjà fort longue je ne m'arrêterai pas, *Mademoiselle*, sur quelques Devises qui n'ont rien de singulier, ou qui ont quelque chose de blamable: En voici de ce genre: *Pour l'entretien de mon Pere.* J'avoüe naturellement que si j'étois Pere de l'Auteur de cette Devise, je n'aigerois pas que l'on publiât mon indigence, & que l'on me fit du bien, avec tant

d'ostentation ; Mais voilà les Hommes ; leurs meilleures actions ont presque toutes pour motifs, l'amour propre & une vaine gloire ; c'est dans ce sens que Mr. D. L. R. a dit. *Que la vertu n'iroit pas loin, si la Vanité ne lui tenoit compagnie.* Une Devise qui est vraie, mais qui n'a rien de particulier est celle ci : *Le Lot le plus sûr est dans nôtre travail.* L'Expérience justifie tous les jours cette Devise. Une personne qui aime le travail n'est guères exposée à une extrême pauvreté. Il n'arrive que trop d'attribuer au sort, ce qui est un pur effet de la paresse, & de l'oïveté. Presque dans tous les revers qui nous arrivent, la Fortune a beaucoup moins tort que nous mêmes, mais, comme l'a dit un Poète :

Il n'arrive rien dans le Monde,

Qu'il ne faille qu'elle en reponde ;

Nous la faisons de tous Ecots.

Elle est prise à Garant de toutes aventures :

Est on fort, étourdi, prend on mal ses mesures ?

On pense en être quite en acusant son sort ;

Bref, la Fortune a toujours tort.

Au lieu de crier contre elle, soïons convaincus que les choses sont bien comme elles sont, & que si la Prudence humaine étoit consultée, comme elle est très courte dans ses vûes, elle ne seroit pas  
moins

moins fautive dans ses effets. Supposons pour un moment que les Mariages fussent décidés par le sort, croiés vous qu'il y en eut moins d'heureux qu'il n'y en a aujourd'hui ? Au lieu des Richesses, peut être auroit-on pour bons Lots l'Industrie, l'Esprit & la Vertu. Ces Lots seroient sans doute les plus solides apuis des Familles ; les Enfans qui naitroient de tels Mariages apprendroient de bonne heure à être d'Honnêtes Gens & de bons Citoïens. Si je ne craignois de blesser vôtre Modestie, j'ajouterois ici, que vous seriés, *Mademoiselle*, le Lot le plus précieux de cette Loterie. On trouve en éfêt, en vous, toutes les aimables Qualités que peuvent désirer un Esprit éclairé & un Cœur délicat.

Ne regardés pas, *Mademoiselle*, ce Plan de Loterie, comme une pure Fiction. Un Homme d'Esprit en avoit fait un, à peu près semblable, il y a quelques Années. Les Lots étoient rangés de cette manière : Les Filles les plus riches ocupoient la première Place : Celles qui étoient distinguées par leur Naissance ocupoient la seconde : Enfin les derniers Lots étoient composés de Filles qui n'avoient rien à donner que de la Jeunesse & de la Beauté. Cet Ordre ne vous surprendra point ; il est tout à fait conforme à la Pratique & aux préjugés.

Mais ce qui vous surprendra, c'est que dans cette Loterie, il ne soit fait aucune mention de l'Esprit. En cela encore l'Auteur a su se plier au Goût & à l'Usage; l'Esprit n'est presque plus compté pour rien parmi les Hommes.

Le bel Esprit au siècle de Marot

Des Dons du Ciel passoit pour le gros Lot.

Mais aujourd'hui.

Plus n'en voïons qui prennent pour Finance,

Le Bel Esprit.

Je ne parle pas seulement de ce Bel Esprit, qui ne s'exerce qu'à penser finement, & à donner aux pensées un tour brillant & gracieux; je parle encore de cet Esprit, qui fait alier la justesse à la beauté de l'expression, qui n'orne la Verité qu'afin de la rendre plus persuasive, & qui ne peint jamais les Graces qu'à la suite de la Sagesse; ce Bel Esprit, si fort honoré à Rome & dans l'ancienne Grèce, n'est plus guère à la mode & ne mène à rien: On lui préfère hautement un Baladin, qui fait amuser nos yeux par des Gestes ridicules, ou un Cuisinier, qui a l'art de réveiller nôtre appétit & de flater nôtre Palais.

Je vous ai rapporté l'Histoire d'un jeune  
Hom-

Homme qui s'étoit ruiné en Loteries, dans la vüe de s'enrichir, pour époufer une Fille qu'il aimoit. Un autre fit la même faute, & n'eut pas le même bonheur. Son extrême misère l'obligea à se défaire d'un Billet de Loterie sur lequel il fondoit toutes ses espérances, & il le vendit au Père de sa Maitresse. Quelques jours après, il aprit que ce Billet avoit raporté 40. Mille Ecus. Il courut annoncer cette bonne Nouvelle au Propriétaire du Numero : „ Vous avez le „ grös Lot, lui dit-il, & je vous en félici- „ te, puis que vous devez le partager avec „ vôte aimable Fille. Mais moi, ajouta- „ t'il les larmes aux yeux; mais moi j'ai „ tout perdu en le perdant; il ne me ref- „ te de consolation que celle ci : En même tems il tire son Epée, se la plonge dans le sein, & tombe mort aux piés de sa Maitresse, qui étoit présente. On avoit remarqué que rien ne réussissoit à ce jeune Homme : Aussi sa Devise étoit-elle, *Pour l'Infortuné.* Il y a en effet des Gens qu'il semble que le malheur suit par tout. Forment-ils quelque entreprise? Les obstacles se multiplient; ils sont traversés de tous côtés, & leurs Vaisseaux se brisent même dans le Port.

Si à l'ocasion de petites choses, on peut passer à de plus grandes, je vous rapellerai

que l'Amiral DE COLIGNI & GUILLAUME III. Roi d'Angleterre, ne furent point heureux dans les Batailles qu'ils donnèrent, quoi qu'ils fussent de grands Capitaines. Madame la DAUPHINE disoit à LOUIS XIV. *Qu'elle ne donneroit pas au Maréchal de Ville-roi ses Cartes à tenir, tant il étoit malheureux.* Tout au contraire ALEXANDRE & CESAR furent très heureux, dans toutes les Guerres qu'ils entreprirent. CHARLES XII. Roi de Suède sembloit trainer la Victoire à son Char jusques à la Bataille de *Pultova*, qui fut l'Ecueil de sa Gloire & de sa Fortune. Mais peut-on apeler bonheur, d'heureux succès dûs à certaines circonstances, beaucoup plus qu'à la prudence & à la valeur ? *Personne ne mérite le titre d'heureux qu'après sa mort*, disoit SOLON. En éfet CESAR fut massacré en plein Sénat par des Gens qu'il avoit comblé de Biens, & qui lui devoient la Vie. ALEXANDRE fut empoisoné à *Babilone*, sa Famille fut détruite, son vaste Empire fut déchiré & transporté à des Etrangers.

Quels écarts ! dirés vous ; Qu'il y a loins d'une Loterie a CESAR & à ALEXANDRE ! Mais je vous prie de vous souvenir que ces écarts peuvent se souffrir dans une Lettre, & que je ne vous ai rien promis de méthodique. D'ailleurs il s'agissoit de prouver que

que le bonheur n'est pas toujours attaché aux Persones, & qu'il n'a rien de certain. Pour vous en convaincre il faloit apuier le raisonnement par des exemples. Ceci me conduit à une Réflexion toute naturelle, c'est que nous avons bien tort de chercher le bonheur hors de nous : Faisons le consister dans la douce satisfaction de secourir les Misérables. Heureux l'Homme qui, avec la volonté de faire du bien, en a encore le pouvoir ! Une Conscience pure, une fermeté d'Ame à l'épreuve des Revers : voila tout ce que l'Homme peut souhaiter sur la Terre. Je ne dirai pas néanmoins comme un de nos Poètes.

Le solide bonheur se doit trouver en nous.

Nous sommes trop foibles, trop imparfaits, trop agités par les Passions, pour n'avoir besoin que de nous mêmes. Nous devons chercher la Félicité dans la véritable Source, sans nous borner à de petits Ruiffeaux. Vous voïés, *Mademoiselle*, où ceci nous conduit : Je ne saurois vous laisser dans un plus beau País, ni vous donner de plus grandes espérances. N'est ce pas vous servir selon votre Cœur ? Je suis

M A D E M O I S E L L E

GENEVE le 7. Fevrier

Vôtre &c.

1741.



# REPLIQUE

*De la Demoiselle Anonyme à l'Auteur de l'Essai  
sur le Jeu.*

MONSIEUR.

Plusieurs raisons devoient m'obliger à garder le silence ; aussi dois-je vous avouer que ma main timide & tremblante ne se rend qu'avec peine à l'invitation que vous avés bien voulu me faire de vous répondre. Je commence à sentir que lors qu'on veut se mêler d'écrire , il faut des talens , pour s'en tirer avec honneur , & d'une autre manière que je n'ai fait. Je vous ai beaucoup d'obligation de me l'avoir fait connoître si poliment & si délicatement , dans vôtre Lettre. Il est vrai que cela vous est naturel , & que si vous aviez agi autrement , on n'auroit pas reconu l'Auteur de *l'Essai sur le Jeu* & sur tout de celui de *l'Apologie de la Médifance* ; Pièces ou l'on voit de si grands égards pour le Sexe ! Un Censeur moins indulgent & moins poli n'auroit peut être pas

pas manqué de me brusquer & d'appliquer à ma Lettre ces deux Vers :

*C'est une rare Pièce . & digne par ma foi ,*

*Qu'on en fasse présent au Cabinet d'un Roi.*

J'ai remarqué , dans cette occasion , que le Public est très porté à former des jugemens peu judicieux & très éloignés de nos vûes : Il tire souvent des conséquences malignes des choses les plus innocentes. Et comme je redoute sa Critique & que je crains d'être en but à la Médifance , je ne répondrai pas à plusieurs Articles de vôtre Lettre qui pourroient le demander , & je ne passerai même que légèrement sur quelques uns des plus essentiels.

Le premier qui se présente devoit me donner beaucoup de confusion. J'ai peine à me pardonner de vous avoir obligé à faire une Réflexion que je n'aurois point dû omettre , & qui aura sûrement fait souffrir vôtre modestie ; c'est lors que vous dites qu'en déplaisant aux Joüeuses & aux Médifantes , vous ne perdrez pas beaucoup , & que vous verrez des Femmes qui n'auront pas ces défauts. En éfet il étoit bien naturel de penser , qu'étant fait comme vous êtes & doué de si belles qualités , il n'y avoit personne qui ne dût se faire un singulier

lier plaisir de vous recevoir. J'avois même plus d'intérêt à cette Réflexion que qui que ce soit, puis qu'elle me flatoit de l'espérance de faire un jour une connoissance aussi glorieuse que la vôtre. Vous auriés pû là dessus me draper avec cette fine ironie que vous entendés si bien; mais vous avez voulu en tout vous acomoder à ma portée. En Homme d'Esprit, vous avez d'abord vû que vous aviés à faire à une jeune Fille, qu'il ne falloit pas éfaroucher par une Critique relevée, par des termes sublimes, ou par une Philosophie recherchée. Le *Grand Cirrus*, suivant vous, étoit seul à sa portée: C'est là où elle avoit puisé sa science, & elle étoit redèvable à la Princesse de *Salamis* de ses Maximes en Amour; ainsi vous avez crû qu'il falloit la traiter en conséquence. Voila une pénétration admirable & un raffinement de Politesse & de Galanterie. Quel Art n'y a t-il pas de savoir ainsi plier son Génie! C'est le secret de se concilier tous les Esprits, & en particulier ceux du Beau Sexe.

Vous avez eu après cela, *Monsieur*, la charité de me faire voir combien il est dangereux de lire ces sortes de Livres. Je vous avoüe que j'ai frémi du risque que j'ai couru, sur lequel vous m'avez ouvert les yeux, principalement lors que je me suis rappellé

pellé cette espèce de Prédiction, renfermée dans une satire de *Despreaux*, où il caractérise très bien ce mélange de Maximes & de Conduite en Amour. Voici cet endroit :

Sa sagesse jamais ne deviendra folie :  
 D'abord tu la verras , ainsi que dans Clélie ,  
 Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis ,  
 S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;  
 Puis bientôt en grande eau, sur le Fleuve de Tendre,  
 Naviger à souhait , tout dire , tout entendre ;  
 Et ne présume pas que Venus cu Satan  
 Soufre qu'elle en demeure aux termes du Roman.

Il est vrai que si tous les Cavaliers s'en tenoient comme vous , à un *Amour Platonique*, il n'y auroit pas le même danger. On se borneroit à une Amitié réciproque, fondée sur l'Estime & la conoissance des qualités intérieures : Mais combien peu y en a-t'il qui fassent un si bon usage de leur Philosophie ! Si vos Maximes épurées , étoient adoptées & suivies par les Persones de vôtre Sexe , & que quelque Amant voulut s'en écarter & manifester des desirs opposés , nos Dames ne manqueroient pas alors de se récrier , avec la Fille Savante de *Molière*.

Ha quel étrange Amour ! & que les belles Ames ,  
 Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !  
 Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,  
 Et

Et ce beau feu ne veut marier que les Cœurs.  
 Comme une chose indigne , il laisse là le reste,  
 C'est un feu pur & net , comme le feu céleste;  
 On ne pousse avec 'ui , que d'honnêtes soupirs,  
 Et l'on ne panche point vers les sales desirs.  
 Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose,  
 On aime pour aimer , & non pour autre chose;  
 Ce n'est qu'à l'Esprit seul que vont tous les transports,  
 Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un Corps.

Quoi qu'il en soit , *Monsieur* , vos Maximes , fondées sur une longue expérience , m'ont paru si belles & exprimées avec tant de grace & de solidité qu'elles m'ont frappé. Et comme vous les apuïés de vôtre exemple , dans l'Histoire dont vous m'avez fait part , je n'ai pas balancé à suivre un si beau Modèle. J'ai donc aujourd'hui la douce satisfaction de vous apprendre que je suis guérie radicalement des inquiétudes & des troubles qui agitoient encore mon Cœur. Ajoutés à cela , que nonobstant la Lettre de mon Cavalier , inserée dans le dernier Journal page 172. dans laquelle il semble chercher un retour entier , j'ai tout lieu de croire , que ce que j'avois pris pour *Inconstance* , n'a été à mon égard qu'un *Changeement Platonique* tel que le vôtre ; ainsi je lui conserverai l'estime qu'on ne peut lui refuser à juste titre , & je m'en tiendrai là. C'est toute la Réponse que j'ai à lui faire.

Je

Je trouve même mon compte à prendre ce parti, puis que je ne puis me servir du 2<sup>e</sup>. Moïen que vous me proposés : Je veux dire de former une nouvelle Inclination, pour détruire une première. Ce n'est qu'à regret que je me vois obligée de répéter ici la Déclaration que j'en ai fait dans ma précédente, à quoi vous n'aurez apparemment pas pris garde. C'est une mortification pour moi de n'avoir pas le plaisir d'accepter le Cœur généreux que vous m'offrés : Il est peut être d'une autre nature que ceux qui se sont présentés depuis mon Inconstant.

Je dois aussi vous prier de faire attention, que l'antipatie que je m'étois senti pour le Lien Conjugal n'étoit née en moi que depuis l'Inconstance que j'avois éprouvée. Si vous prenés la peine de relire cet endroit de ma Lettre, vôte pénétration démêlera aisément la vérité de ce que j'avance : Mais peut être avés vous voulu être dans le doute, pour avoir lieu de nous dire tant de belles choses à cette occasion. Par exemple, à quoi auroit abouti l'aveu de ma tendresse à celui qui en étoit l'objet ? Je ne le fis qu'après de mûres Réflexions. A quoi auroit encore abouti la persévérance du Cavalier malgré ma froideur ? Il n'a pas allés d'amour propre pour avoir sou-

haité

haité d'être aimé pour être aimé, sans autre but. Mon Caractère lui convenoit, il m'estimoit, & il faisoit confister son bonheur à être uni un jour avec moi. La liberté que je lui laissois pour la fuite ne me paroît point oposée à nos intentions précédentes. Pourquoi se lier avant le tems & être cause peut être de la perte de la Fortune & du Bonheur de l'un & de l'autre, & peut être de tous les deux ? De la Fortune, en étant contraint, comme on l'est quelquefois par ses Supérieurs, de sacrifier ses Inclinations à des Etablissements avantageux. Du Bonheur, en trouvant dans la fuite des Persones douées de plus de mérite, ou possédant des qualités plus propres à nous atacher. L'on peut encore suivant moi, Monsieur, rendre justice au Mérite de ces Persones là, sans être capable d'une Tendresse aussi épurée, que celle que vous voules que j'aie. Il faudroit avoir un grand fond d'Orgueil pour croire que nous valons bien autant que d'autres, dont le Mérite est connu. Tout ce que je vous ai dit sur cet article là, étoit mes vrais Sentimens, & cependant je puis fort bien les concilier avec mon cœur tendre ; & comme vous dites fort bien, Monsieur, que toutes mes Maximes sont celles de l'Amour, & que toute

te ma conduite ne convient qu'à l'Amitié, il faut encore vous parler naturellement : Je m'en fie plus à mes Maximes qu'à ma Conduite. La Conduite peut souvent être forcée ; nous n'avons la plupart que trop de penchant à suivre l'extérieur, & nous sommes quelques fois obligés de nous masquer. J'évite autant qu'il m'est possible de donner dans cet horrible défaut ; j'y ai été atrapée si souvent, que j'en ai conçu de l'horreur pour moi même ; il m'oblige même à avoir beaucoup de défiance des autres. Par exemple, quand j'aurois pû naturellement accepter le Cœur que vous avez la bonté de m'offrir, voici la défiance que je n'aurois pas manqué d'avoir : vous vous dépeignez comme un aimable vieillard ; j'aurois craint que le hazard, si jamais il eut permis que j'eusses eu le bonheur de vous connoître, ne m'eut fait paier cher ma Crédulité ; je n'aurois jamais osé courir ce risque là avec mon Cœur tendre. Je finis, Monsieur, par les témoignages de ma plus vive Reconnoissance, pour les Conseils que vous avez eu la bonté de nous donner. Je vous offre aussi celle de toutes les Dames qui sont dans l'intention d'en profiter. Si l'on doit juger de l'usage qu'elles en feront, par la justice qu'elles leur ont toutes rendue, qu'ils étoient impaiables, je me flate qu'il y aura dans le

profit qu'elles en retireront, de quoi satisfaire votre Ame genereuse. Mon Amour propre est bien flaté, en ce que c'est moi qui vous ai donné lieu à écrire sur ce sujet, où certainement vous avés excellé.

A vous pouvoir louer selon votre Mérite,  
Je manque d'éloquence, & ma force est petite;  
Ma Langue est impuissante, & je voudrois avoir  
Celle de tous les Gens du plus exquis Savoir.

Je voudrois bien, Monsieur, qu'il me fut permis de répondre encore à l'idée avantageuse que vous avés de moi, en m'invitant à donner à mon tour quelques Conseils aux Persones de votre Sexe qui pouroient en avoir besoin. Je crains trop de n'y pouvoir reussir, & je m'aquiterois mal de la Reconnoissance que je vous dois, & par où vous cherchés à my engager. Je n'ai pas eu encore assés de tems pour détruire chés moi les impressions que peuvent m'avoir donné les Romans; & comé il ne faut pas qu'ils y entrent pour rien, parce qu'ils font faire des Méprises & des Bevuës funestes, il faudra attendre que je sois tout à fait délivrée de cette infection là.

D'ailleurs je n'ai point assés d'expérience pour parler pertinemment là dessus; & quand même je l'aurois, je doute fort que je pusse m'y metre, parce que mon intention ne sera jamais de faire des Dupes.

Dans

Dans ces Sentimens, je suis avec beaucoup de considération & d'estime. Monsieur, &c.



ANALYSE Des Eaux de Jouhe, proche la Ville de Dole, en Franche-Comté, où l'on découvre leurs Principes, leurs Qualités, & leurs Usages; in 8o. pages - 5. avec la Dédicace à Messieurs les Vicomte-Mayeur, Lieutenant général de Police & Conseil de la Ville de Dole.

LE Public est redevable de cette Dissertation à M. NORMAND Docteur Médecin à Dole, en Franche-Comte, lequel s'est déjà fait conoitre très avantageusement, lors du dernier Concours pour la Chaire de Médecine, dans l'Université de *Belanson*. Le savant Auteur, après avoir examiné avec soin la Source Minérale en question, a crû devoir publier ses Observations, pour engager les Compatriotes à placer leur Confiance en ces Eaux, & détruire les funestes Préjugés où l'on est ordinairement contre les Remèdes nouveaux, ou que l'on peut se procurer sans peine & sans fraix. Cette Brochure contient de si belles Idées & des Réflexions si solides sur les Eaux Minérales en général, qu'elle a mérité, à juste titre, l'Aprobation de MRS. BILLREZ, CHARLES & ATTHALIN, tous trois Professeurs en Médecine, à *Belanson*

*Janfon.* Nous avons auffi jugé à propos, pour ces raisons, d'en rendre compte ici, & nous nous y fommes d'autant plus facilement déterminés, que les Eaux qui font le fujet de cette Pièce, paroiffent avoir beaucoup d'Analogie avec celles qui fe trouvent par tout, dans cet Etat, ainfi qu'un Médecin de cette Ville, qui s'est chargé de faire cet Extrait, nous en a affuré.

La Fontaine Minerale de *Jouibe* est à une lieüe de *Dole*, peu éloignée de la grande Route *d'Auxonne*, dans un Valon affés agréable. Quoi que ces Eaux foient extrêmement nettes & transparentes, dans leur Source, il confte pourtant par plusieurs Observations & diverses Epreuves faites avec grande exactitude, qu'elles contiennent, outre l'*Eſprit Minéral* ordinaire aux bonnes Eaux, un *Sel Alkali*, une *Terre absorbante* ou *poreuse*, du *Mars*, ou fi l'on veut, son *Vitriol*, & quelque chose de *sulfureux*.

Après que M. NORMAND s'est affuré de l'existence de ces diférens Principes dans ces Eaux, il nous en découvre l'Origine & la Nature. Raifonnant dans les idées des Illuftres HOFFMANN, Professeur à *Hall*, & BERGERUS, Professeur à *Vittemberg*, en *Saxe*, il prétend que le *Volatil* des Eaux Minérales froides dérive de la même Cause que la Chaleur des Eaux Thermales, favoir,

des

des *Marcaffites* ou Mines composées de *Fer* & de *Soufre*, qui par l'action & la réaction réciproque de leurs Principes, s'échauffent dans les Entrailles de la Terre, jusqu'à s'enflamer quelquefois, & il apuie ce Sentiment de quelques Expériences physiques. La différence qui se trouve, à cet égard, entre les Eaux Minérales chaudes & les froides, consiste en ce que les premières passant fort près, ou peut être même, touchant immédiatement ces *Marcaffites* échauffées & enflammées, il s'enfuit nécessairement qu'elles participent à leur Chaleur, à la différence des secondes, qui étant éloignées, n'en recevront que la Vapeur, à travers quelques fentes de Rochers, comme par un Soupirail. Cette Vapeur, qui exhale du Soufre de ces *Marcaffites* est très vive, subtile & élastique: par cette raison elle s'insinuë dans les Eaux & les pénètre avec célérité, pour s'y loger, à peu près comme la Vapeur du Soufre renfermée dans un vaisseau, pénètre le Vin qu'on y met. Elle est de sa nature tendante à l'Acide.

Le Volatil de ces Eaux est un des principaux Agens qui concourent à la production du *Sel Alkali*. L'Acide minéral concentré de ce Volatil, venant à s'unir avec la Terre absorbante, forme un vrai Alkali. Mais ce Volatil se dissipe dans l'Evaporation, & il ne reste après elle qu'un peu de

Terre poreuse destituée de tout Principe actif, à moins que quelques Marcaffites plus échauffées n'exhalent un Volatil qui puisse sublimer avec soi quelque Principe Minéral fixe. Son Union avec la Terre absorbante devient alors plus intime & capable de résister à l'Action du Feu. Alors aussi l'Evaporation ne détruit point le Sel Alkali : il se manifeste après elle, & c'est ce qui arrive dans les Eaux de *Joïbbe*.

La Terre poreuse ou absorbante (*ca'caria*) de ces Eaux, est comme propre à toutes les Eaux Minérales, ainsi qu'on peut le voir par leur Sédiment. Elle paroît tenir du Caractère de la *Panacée solutive alcaline*.

Les Particules Ferrugineuses dont elles sont imprégnées, sont une Solution naturelle des premiers Principes du Mars volatilifés par l'Efervescence du Soufre & du Fer qui composent les Marcaffites. Il ne paroît cependant point déraisonnable de dire qu'elles contiennent quelques Fragmens de la partie fixe du Fer, soit qu'elles s'en chargent en passant par des Mines de ce Metal, soit qu'elles les entraînent & élèvent par leurs parties volatiles. L'Esprit minéral acide s'unissant avec ces Fragmens de la partie fixe du Fer qu'il rencontre, il résulte de là un *Vitriol*, mais un *Vitriol* primitif ou *in fieri*, qui ne subsistant que par l'Union de cet Esprit très subtil, faite  
feu-

seulement par le moïen du Véhicule de l'Eau, ne peut manquer d'être d'un caractère très inconstant, vû la facilité qu'il doit avoir à se défunir. Par cette raison il est possible de concilier le sentiment de ceux qui prétendent apercevoir un vrai Vitriol dans les Eaux Minérales, & de ceux qui n'y en trouvent point. Cette double Union de l'Esprit Minéral, faite précisément en même tems, & par un seul & même Acte, partie avec la Terre absorbante, partie avec le Mars, associe ainsi deux Ennemis dans ces Eaux, sçavoir le Sel alcali & le Vitriol. C'est au reste le Fer qui donne aux Eaux la Teinture brune-rougeatre.

Le Volatil acide de ces Eaux, uni au Fer, sùfit pour leur donner une Odeur de *Soufre*, comme on le prouve en Chimie.

M. NORMAND passant ensuite aux Efets de ces Eaux, met d'abord le Lecteur en garde contre les facheux Préjugés où l'on est généralement, que les Eaux Minérales n'agissent que par leurs Principes, souvent même suposés, & presque toujours par leurs Principes fixes. C'est là, suivant lui, le plus bas Titre sous lequel on doit les estimer. Il attribue donc l'Energie de ces Eaux à l'Elément spiritueux qui les anime & il fait consister du reste leurs principales Qualités dans l'Eau même, persuadé que les Principes qui lui sont associés, ne lui

servent que d'aide, pour étendre sa puissance. D'un côté, leurs Esprits, comme autant de parties volatilifées par une Chimie naturelle, sont des Ressorts doux & flexibles, qui pénètrent les plus petits Réduits des Vaisseaux les plus tortueux, sans les violenter: ils s'ajustent aux différens Diametres de ces Canaux, & élargissent ceux qui sont rétrécis; sans les forcer: ils y raniment la Vertu Syftaltique & les Oscillations languissantes ou cessées, sans les troubler. D'un autre côté, les Parties même aqueuses de ces Eaux Minérales, donnant aux Sucs contenus dans nos Corps la Fluidité qu'ils doivent avoir, & aux Solides leur Ton & Soupleffe naturelle, entretiennent par là, en nous, une Circulation libre, aisée & parfaite, en quoi git la Santé & la Vie. Sur tout elles sont propres à opérer ces grands & salutaires Efets, lors qu'animées d'un Volatil étheré, elles se trouvent par cela même fortifiées par des Millions de Ressorts d'une admirable contractilité. Les Esprits très élastiques, & les Parties aqueuses des Eaux Minérales, se prêtent ainsi, par leur Conjonction, une Force mutuelle & merveilleuse. Les Fibres étant humectées par le Véhicule aqueux & amolies par la Vertu calmante de l'Esprit minéral, cèdent à l'Impulsion, soit du M<sup>ercur</sup> soit du Sel Alca-

li : elles fléchissent, obeïssent & reprennent la Direction naturelle de leurs Oscillations.

Enfin Mr. NORMAND donne pourrant aussi quelque chose aux Principes grossiers de ces Eaux. Leur Sel alcali, dit il, les rend déterfives & fondantes, propres par conséquent à nétoier les premières Voies de toutes Ordures glaireuses & salines. Par leur Terre alcaline, elles conviennent aux Maladies de l'Estomac & des Intestins. Le Mars dont elles sont imprégnées augmente leur Vertu fortifiante & en fait un Remède vraiment Tonique. Elles sont ainsi utiles dans les *Coliques habituelles*, dans les *Dévoïemens bizarres*, dans la *Cachéxie*, l'*Afection Hypochondriaque*, le *Scorbut*, les *Vers* des Intestins, les *Fluxions opiniatres*, dans les *Fièvres Intermittentes rebelles*, dans les *Vices des Viscères du bas ventre* dépendans des Troubles de la Circulation dans la *Veine Porte*, ou des *Stases* & épaisissement de la *Lympe* dans les *Glandes*, même pour les Maladies cutanées, *Gale*, *Dartre*, *Herpès*, *Démangeaison* &c. Elles sont d'une efficace surprenante pour rétablir l'*Apétit*, corriger les *Aigreurs*, & fortifier les Fibres de l'Estomac, dans les *Dévoïemens bilieux*, dans les *Dysenteries muqueuses* opiniatres, les *Indigestions*, les *Constipations*, les *Chaleurs d'Entrailles*, les *Vents*

&c. Elles conviennent à merveille dans les *Vapeurs* & dans les *Afections Mélancoliques*, dans les *Pâles-couleurs*, les *Fleurs blanches*, & pour n'étoier les *Reins* & la *Vessie* des *Glaïres*, *Sables*, *Gravier* & *Matières Tartareuses* qui les embarrassent. On les mêle très utilement avec du *Lait* dans les *Tubercules du Poumon*, le *Rhumatisme*, la *Migraine*, & en général dans tous les Cas où il faut fondre, ouvrir & adoucir en même tems. On peut encore se servir de ces Eaux extérieurement dans les *Gales*, *Gratelles*, *Rousses* du *Visage*, dans les vieux *Ulcères sordides*, & pour fortifier les *Membres*, principalement si on y applique le *Sédiment* ou les *Bouës*. Les *Lavemens* faits avec ces Eaux sont aussi utiles dans les *Constipations* habituelles.

Elles ne conviennent pas dans les *Hydropisies formées*, dans la *Phthisie*, l'*Asme convulsif* & la plûpart des *Maladies du Poumon*, dans la *Lienterie*, dans les *Ataques actuelles de Gouttes*, d'un *Rhumatisme violent*, d'un *Erysipel*, d'une *Colique Néphrétique* & généralement dans les Cas de *Douleur*. Il faut aussi les éviter, si l'on soupçonne dans le *Bacinet des Reins* une *Pierre* qui excède le *Diamètre des Uretères*, & ne pas les continuer trop long tems dans la *Diarrhée*, dans la *Dysenterie* & le *Ténesme*.

Le Judicieux Auteur finit son *Traité*, en donnant diférens Avis sur la manière de se servir de ces Eaux, pour en éprouver les salutaires Efets.

D' J. D. M.



## NOUVELLES LITÉRAIRES.

### NEUVÉVILLE.

Les Srs. J. J. Marolf & *Fils*, Imprimeurs à la *Neuveville*, se proposent de réimprimer les *Argumens & Réflexions sur les Livres & sur les Chapitres du Vieux & du Nouveau Testament*, par M. OSTERVALD, Pasteur de l'Eglise de *Neuchâtel*. L'Utilité de cet Ouvrage qui répond si bien à la Réputation de son Auteur, l'a fait recevoir par tout avec un si grand empressement, que les Exemplaires des deux Editions qui en ont déjà été faites, sont devenus très rares. C'est pour satisfaire aux desirs de diverses Personnes pieuses, qu'on veut aujourd'hui en publier une troisième, dont voici les Conditions.

1°. Elle sera in quarto, comme les précédentes; sur de bon Papier colé, & on se servira de gros Caractères très nets. Le Prix, pour ceux qui souscriront, sera de quin-

ze batz, argent de *Berne*, pout chaque Exemplaire pris a la *Neuveville*. L'on commencera à soufcrire des a présent, jusqu'au premier Juin. Ceux qui auront laissé passer ce tems là, sans doner leur Signature, paieront, après l'Impression, vingt-cinq batz,

2°. Pour soufcrire, on pourra s'adresser à Mrs. les Pasteurs des Paroisses de cette Principauté de *Neuchâtel & Valangin*, & a ceux des Paroisses voisines de cet Etat & de la *Neuveville*, lesquels aüront la bonté de recevoir les Signatures des Soufcrivans, pour être, après le terme fixé, envoiées aux Editeurs, afin qu'ils puissent se régler pour le nombre d'Exemplaires qu'il faudra tirer. On peut aussi soufcrire à Genève chés M. *Jacobi*; à *Bâle* chés M. *Freyler*; à *Berne* chés M. *Gabriel Gaudart*; à *Lausanne* chés M. *Martin*; à *Iverdun* chés M. *Neubrand*; à *Neuchâtel* chés M. *Charles Peters*, & à la *Neuveville* chés les Editeurs même.

3°. On n'exige pas des Soufcrivans qu'ils avancent leur Argent, comme par tout ailleurs; mais seulement qu'ils donnent leurs Signatures, afin qu'on puisse leur faire parvenir leurs Exemplaires, à la fin de l'Année, ou au commencement de 1742.

## A V I S

Concernant les Bains d'Yverdon, dans le Canton  
de BERNE, en SUISSE.

**L**A Saison des Bains allant comencer, nous croions obliger nos Lecteurs, en leur remètant ici devant les yeux, en peu de mots, les Avantages que procurent ceux d'Yverdon, & en leur aprenant comment & à quel prix, on peut y être reçu.

Nous donnâmes dans nôtre Mercure de Juin 1736. un Examen fidèle de ces Bains fait par Mrs. les Médecins de cette Ville là, & nous renvoions les Curieux à cette Pièce. Raisonnant sur ce que l'on connoit de la nature & des éfets des Principes Minéraux & grossiers qu'ils ont découvert dans ces Eaux, nous nous contenterons de dire ici, en général, qu'elles doivent être, par leur Soufre, adoucissantes, pénétrantes, dissolvantes & balsamiques. Leur Terre Alcaline, a peu près semblable au Bol d'Arménie, les rend légèrement astringentes & très propres pour redonner de la Force & de l'Elasticité à des Membres relâchés, foibles & perclus. Les Solides devenus plus forts par l'usage de ces Bains, batront & fouèteront plus fortement les Fluides & les remètront en mouvement, s'ils croupissent. Elles sont encore, à raison de leur Sel, incisives, apéritives & détersives.

Ces Bains échaufés auront donc d'abord tous les Efets généraux que produisent les Bains chauds par leur Poids, par leur Chaleur & par leurs Parties aqueuses & humectantes, lesquels ont été détaillés dans le Mercure de Mai 1739. p. 427. Mais par leurs Principes Minéraux, ils

con-

conviennent particulièrement aux Personnes sujettes aux *Fluxions & Catarrhes*; aux *Foibleses d'Estomac* & aux *Maux* qui naissent de là, comme *Coliques*, *Ventosités* &c. dans la *Lassitude Spontanée* qui provient d'un Embarras ou d'une *Obstruction* dans les *Neifs*; dans la *Paralyse*, soit que la Partie paralytique soit telle par un état d'un Sang épais & visqueux, soit qu'elle soit abâtüvée de *Serosités*; dans les *Pâles Couleurs*, où il y a toujours une espèce d'*Atonie* dans les *Solides* & où les *Fluides* pêchent par trop de *Consistence*; dans les *Fleurs Blanches* qui suposent ordinairement un Sang séreux ou visqueux & une mauvaise disposition dans l'*Estomac*, avec un *Relachement* en particulier dans les *Vaisseaux* en général. de la *Matrice* ou dans les *Glandes* du *Vagin*; dans les cas de *Stérilité* lors que le *Tissu* de la *Matrice* est relâché; dans les vieilles *Douleurs de Rhumatisme* & de *Sciaticque* où il y a souvent une *Relaxation* ou un *Engorgement* dans la Partie affectée; dans les *Maux & Foibleses de Reins*; dans la *Contraction* des *Membres*, & pour les *Enfans* qui sont en *Chartre*; dans les *Fièvres Intermittentes* opiniâtres, toujours fondées sur un Embarras considérable dans les *Viscères* du bas *Ventre* &c. Dans plusieurs de ces Cas, on boit aussi les *Eaux* de ces *Bains*, avec succès.

En particulier elles pénétreront facilement le *Tissu* de la *Peau*, par leur *Sel* & leur *Soufre*; elles ouvriront ainsi les *Pores* & *Conduits excrétoires* des *Glandes cutanées* qui fournissent la *Matière* de la *Transpiration insensible*, & remettront en mouvement, dissoudront & dissiperont les *Humeurs* qui y croupissent. Par  
cette

tette raison, ces Bains guérissent radicalement toutes les mauvaises *Gâles*, sèches, humides, purulentes; les *Rognes*; les *Dartres* simples, miliaires, farineuses, crustacées, vives, rongeantes & coulantes; les *Ampoules* ou *Porcelaine*; les *Echauboulores*; le *Lichen*, *Leuce*, *Alphos* &c. & autres Maladies cutanées congénères, lesquelles suposent toutes une Lymphé grossière qui forme des Embarras dans le Tissu de la Peau & met des Obstacles à la Transpiration. Ils détergent & consolident les mauvais, vieux & sordides *Abscez* & *Ulcères* qui paroissent en dehors, sur tout ceux des Jambes très fréquens dans nôtre *Suisse*, & auxquels les Remèdes onctueux sont souvent contraires. Ils sont aussi d'un grand secours pour les vieilles *Plaies d'Arquebuse* où il y a quelque Corps étranger; pour les mauvaises suites des *Fractures* & *Luxations*; pour les *Fistules* &c. On peut encore y prendre l'*Etuve* ou recevoir la *Douche*, si l'on veut que ces Bains opèrent plus facilement sur quelques Parties affectées. La vertu de ces Eaux, dans tous ces Cas, est établie par une longue suite d'Observations.

On ose avancer ici que ces Eaux des Bains d'*Yverdon*, ont beaucoup de rapport avec celles de *Schintznac*, telles que celles ci sont décrites par M. le Dr. HERTZOG, Savant Médecin de BERNE, dans l'*Hydrographia Helvética* de M. SCHEUCHZER, p. 327. &c. on pourroit même dire avec celles de *Baden*, au moins quant à la nature du Minéral, à en juger par l'admirable Traité que l'illustre M. SCHEUCHZER en a donné en allemand, l'an 1732. in 40. Aussi ces Excellens Médecins assurent que  
les

les Eaux des Bains de *Schintznac* & de *Baden* sont très bonnes contre plusieurs Maladies ou l'Expérience a montré que celles d'*Yverdon* étoient spécifiques.

Tous ces Avantages qu'on retire des Bains d'*Yverdon* sont encore relevés par le plaisir que donne la saine Situation du Lieu ; par les superbes Promenades de la Ville ; par la Politesse extrême de ses Habitans ; par les Secours qu'on peut y avoir, en cas d'Accidens, & par la Magnificence & la Comodicité du Logement. En particulier le Fermier apportera tous ses Soins, pour contenter les Hôtes. Il prendra un Louis d'or-neuf, pour les Messieurs, & un Louis d'or-vieux, pour les Dames, par Semaine, pour la Nouriture, la Chambre & les Bains. Il aura une seconde Table, à une Pistole par semaine, la Chambre & les Bains y compris, & il conviendra encore à meilleur compte, avec ceux qui ne seront pas en faculté de faire cette Dépense.

Le Mot de l'Enigme du Mois passé, est  
SONGE.

## T A B L E.

<b>L</b> ettre sur les Missions des Protestans.	219.
Remarques de Littérature sur Virgile.	236.
Remarques sur la Médecine Raisonnée de M. Hoffman.	251.
Lettre sur les Loteries.	271.
Réplique à l'Auteur de l'Essai sur le Jeu.	290.
Analyse des Eaux de Jôûhe, en Frauche-Comté.	299.
Reimpression des Argumens & Reflexions sur la Bible.	307.
Avis concernant les Bains d' <i>Yverdon</i> .	309.